



GESELLSCHAFT UND INDIVIDUELLE KOMMUNIKATION IN DER VORMODERNE
SOCIÉTÉ ET COMMUNICATION INDIVIDUELLE AVANT LA MODERNITÉ

Peter von Moos (Hg. / éd.)

ZWISCHEN BABEL UND PFINGSTEN

SPRACHDIFFERENZEN UND GESPRÄCHSVERSTÄNDIGUNG
IN DER VORMODERNE (8.-16. Jh.)

ENTRE BABEL ET PENTECÔTE

DIFFÉRENCES LINGUISTIQUES ET COMMUNICATION
ORALE AVANT LA MODERNITÉ (VIII^e – XVI^e SIÈCLE)

LIT

2008

Der Arbeitskreis „Gesellschaft und individuelle Kommunikation in der Vormoderne“ (GIK) veröffentlicht seit 1996 die Forschungsbeiträge deutsch-französischer Kolloquien über historische Probleme der Interaktion vom 8. zum 16. Jahrhundert. Nach drei Tagungsbänden – über die Themen: Öffentliches und Privates, der Fehltritt oder Fauxpas und die Konstitution persönlicher Identität – ist dieser erste Band einer neuen Reihe einem zentralen Aspekt der sprachlichen Interaktion selbst gewidmet. Die Schwierigkeiten und Schranken der Verständigung (insbesondere durch Fremdsprachen) im interkulturellen und intrakulturellen Austausch stellen ein Problem historischer Sprachsoziologie: Welches Gewicht haben diese Schwierigkeiten im allgemeinen Sprachbewusstsein? Werden sie als Katastrophe wahrgenommen oder als bloße Lästigkeit vernachlässigt, und mit welchen Mitteln werden sie zu überwinden gesucht. 34 namhafte Forscher des Mittelalters und der Frühen Neuzeit haben sich dieser Fragestellung interdisziplinär angenommen.

Depuis 1996, l'atelier « Société et communication individuelle avant la modernité » (SCI) publie les actes de colloques franco-allemands sur les problèmes historiques de l'interaction entre le VIII^e et le XVI^e siècle. Après trois volumes – sur les rapports entre public et privé, la perception de l'impair et la reconnaissance de l'identité personnelle – ce premier volume d'une nouvelle collection étudie un aspect central de l'interaction. Les difficultés et barrières de compréhension (en particulier les langues étrangères) dans les échanges interculturels et intraculturels posent un problème de sociolinguistique historique: quel est l'impact de ces entraves sur la conscience collective? Sont-elles perçues comme un désastre ou négligées comme une simple gêne et par quels moyens sont-elles surmontées? Pour y répondre 34 chercheurs de plusieurs disciplines, travaillant sur le moyen âge et les débuts des temps modernes, se sont réunis.

978-3-03735-211-3
978-3-8258-0617-0

LIT
www.lit-verlag.at



INHALT / TABLE DES MATIÈRES

PETER VON MOOS : Vorwort	XI
Préface	XV
Einleitung	1
Introduction	33
Résumés / Abstracts	45

I. THEORIE UND METHODOLOGIE PROBLÈMES DE MÉTHODE

1. THOMAS LUCKMANN : Über Gattungen mündlicher Kommunikation	67
2. BERNARD LAKS : <i>Variatio Omnibus</i> : notes sur le changement et la variation linguistiques	91
3. ALOIS HAHN : Warum Sprache in der Luhmannschen Systemtheorie ein Medium und kein System ist	123
4. WULF OESTERREICHER : Zur Archäologie sprachlicher Kommunikation. Methodologische Überlegungen und Arbeit an Fallbeispielen	137
5. MONIQUE GOULLET : Hagiographie et questions linguistiques	161

II. BABEL UND PFINGSTEN: ASPEKTE DES MITTELALTERLICHEN SPRACHDENKENS

BABEL ET PENTECÔTE : ASPECTS DE LA PENSÉE LINGUISTIQUE MÉDIÉVALE	
6. IRÈNE ROSIER-CATACH (avec la collaboration de RUEDI IMBACH) : La tour de Babel dans la philosophie du langage de Dante	183
7. JÜRGEN TRABANT : <i>Excellentissimi, dignissima, in cantionibus</i> . Über Dantes Welt-Sprache der Poesie	205
8. ALBERTO VÁRVARO : <i>La tua loquela ti fa manifesto</i> : langues et identités dans la littérature médiévale	223

VIII

Inhalt

9. SILVANA VECCHIO : <i>Disperitae linguae</i> : le récit de la Pentecôte entre exégèse et prédication	237
10. ROGER FRIEDLEIN : Modellierung von Kommunikation in der Theorie und textuellen Praxis der Religionsdisputation (Raymond Lulle: <i>Libre de contemplatio</i> , cap. 187)	253

III. LATEIN UND ROMANISCHE VOLKSSPRACHEN LE LATIN ET LES VERNACULAIRES ROMANS

11. MICHEL BANNIARD : Du latin des illettrés au roman des lettrés. La question des niveaux de langue en France (VIII ^e -XII ^e siècle)	269
12. PETER KOCH : Le latin – langue diglossique?	287
13. MARC VAN UYTFANGHE : Quelques observations sur la communication linguistique dans la Romania du IX ^e siècle	317
14. ANNE GRONDEUX : La notion de langue maternelle et son apparition au Moyen Âge	339
15. CÉDRIC GIRAUD : <i>Per verba magistri</i> . La langue des maîtres théologiens au premier XII ^e siècle	357
16. JEAN BATANY : L'espace ludique du latin et l'ambivalence de ses clôtures langagières. Une causerie	375
17. PASCALE BOURGAIN : Fonctions du bilinguisme en poésie	379

IV. SPRACHDIFFERENZEN UND DEREN ÜBERWINDUNG DIFFÉRENCES ET IDENTITÉS LINGUISTIQUES

18. MICHAEL RICHTER : Kreuzzugspredigt mit Giraldus Cambrensis	401
19. SERGE LUSIGNAN : Parler français : les enjeux linguistiques des négociations entre Français et Anglais à la fin du Moyen Âge	409
20. URSULA SCHAEFER : Language and 'National' Identity: The Case of French and the English in the Fourteenth and Fifteenth Centuries (A Discussion with Serge Lusignan)	431

21. OLIVER AUGÉ : Hanesprache versus Hochdeutsch – Zu Verständigungsproblemen und Identitätsbildung durch Sprache anhand des Sprachwechsels norddeutscher Fürsten und ihrer Kanzleien ab 1500: Die Beispiele Mecklenburg und Pommern	447
22. KAY PETER JANKRIFT : Rechtsgeschäfte, Handelsalltag und die übersetzte Stimme des Herrn. Dolmetscher im Zeitalter der Kreuzzüge	477
23. THOMAS HAYE : West-östliche Kommunikation. Latein und Griechisch als Medien der Verständigung zwischen Abendland und Byzanz	485

V.

SPRACHLICHE PROBLEME DER VERKÜNDIGUNG
(PREDIGT UND MISSION)

PROBLÈMES LINGUISTIQUES DES PRÉDICATEURS ET MISSIONAIRES

24. FRANCO MORENZONI : Les prédicateurs et leurs langues à la fin du Moyen Âge.....	501
25. CARLA CASAGRANDE : <i>Sermo affectuosus</i> . Passions et éloquence chrétienne....	519
26. JOHN TOLAN : Porter la bonne parole auprès de Babel : les problèmes linguistiques chez les missionnaires mendiants, XIII ^e -XIV ^e siècle	533
27. ADRIANO PROSPERI : 'Comme des enfants' : problèmes de communication dans les missions au XVI ^e siècle.....	549

VI.

NORM UND KRISE DER VERBALEN KOMMUNIKATION
NORME ET CRISE DE LA COMMUNICATION ORALE

28. RÜDIGER SCHNELL : Vom Nicht- und Missverstehen im Mittelalter. Zu Hindernissen sprachlicher und nicht-sprachlicher Interaktion	567
29. RENATE LACHMANN : Schweigen und Reden in der altrussischen Kultur.....	591
30. WERNER RÖCKE : Verfehlte Kommunikation. Konsens und Verwirrung in Heinrich Wittenwilers ‚Ring‘ und im ‚Lalebuch‘	611
31. DORIS RUHE : Wie sollen Frauen sprechen? Zur Regulierung weiblichen Sprechverhaltens in Erziehungsschriften des französischen Mittelalters.....	627
32. DANIELLE BOHLER : Babel et parole normée chez Christine de Pizan	649
33. GERHARD JARITZ : Gender, Gesprächsbarrieren und visueller Befund	665

PETER VON MOOS : Epilog. Zur Bedeutungslosigkeit fremder Sprachen im Mittelalter.....	687
Autoren / Les auteurs	713
Abkürzungen / Abréviations	715
Bibliographie	717
Register / Index	
Index nominum	757
Index rerum.....	759

LE LATIN – LANGUE DIGLOSSIQUE ?*

PETER KOCH

Nous n'impliquons pas [...] qu'il y ait eu dès l'Empire une situation de diglossie, [...] – bien qu'il ne soit pas impossible qu'après la chute de l'Empire une telle situation se soit transitoirement constituée dans certains pays romanisés¹.

Cette citation tirée d'un article de József Herman évoque un double malaise : un malaise concernant notre connaissance insuffisante des faits historiques, mais aussi un malaise terminologique. Est-il légitime d'appeler 'diglossie' les situations linguistiques en question ? Certains le font, d'autres rejettent catégoriquement ce terme qui provient de la sociolinguistique où il a d'ailleurs connu un succès parfois inquiétant.

Le problème soulevé par Herman se réfère non seulement à l'histoire de la langue latine, mais aussi à la variation interne de cette langue. Pour mieux comprendre le rapport entre ces deux aspects, qui n'est pas du tout évident, nous choisirons une approche de linguistique variationnelle centrée sur la question de l'oralité et de la scripturalité (1), question qui – on le verra – est d'une importance fondamentale pour l'histoire de la langue (2). Ces bases théoriques nous permettront d'aborder ensuite le problème épineux de la 'diglossie' dans une perspective théorique aussi bien que par rapport à la communauté latinophone (3 et 4).

1. Oralité et scripturalité – immédiat et distance

Traditionnellement, on distingue trois dimensions de la variation linguistique, à savoir la diatopie (aspect géographique), la diastratie (aspect social) et la diaphasie (aspect stylistique)². Certains auteurs ajoutent à ce tableau une quatrième dimension qui correspond à l'aspect de l'oralité/scripturalité³. Pour saisir la portée

variationnelle de cette quatrième dimension, il convient d'introduire une distinction fondamentale : Dans une perspective théorique, l'aspect de la réalisation médiale d'un énoncé ('oral/parlé' = 'phonique' vs 'écrit' = 'graphique') s'oppose à l'aspect conceptionnel, qui concerne l'organisation du discours, la planification syntaxique, le choix des variantes linguistiques, etc.⁴.

L'aspect médial entre en jeu dans l'étude de l'orthographe et des points de contact entre l'histoire de la langue et l'histoire culturelle. Du point de vue de la linguistique variationnelle, par contre, il n'y a évidemment que la définition conceptionnelle de l'oralité et de la scripturalité qui soit pertinente. Cet aspect conceptionnel constitue même, en dernière analyse, le vrai cœur du problème de la variation linguistique⁵. Pour éviter le piège d'une terminologie 'cryptomédiale', il est recommandable de remplacer, sous l'aspect conceptionnel, le terme de 'parlé' par celui d'immédiat communicatif et le terme d'écrit par celui de distance communicative⁶. Le continuum conceptionnel qui s'étend entre 'immédiat' et 'distance' se définit par une série de paramètres pragmatiques correspondant à des conditions communicatives bipolaires telles que 'privé-public', 'émotionnel-non-émotionnel', 'face à face-séparation', 'dialogue-monologue', 'spontanéité-préparation', etc. Pour mieux saisir les possibilités d'interaction entre les options conceptionnelles (et pragmatiques) et les options médiales, l'on peut représenter l'espace pragmatico-médial comme dans la figure 1.

* Je remercie Jean-Pierre Durafour de la révision stylistique du présent article.

¹ J. HERMAN, Les variétés du latin, dans : LRL II/1 (1996), p. 44-61 : en part. p. 51.

² Cf. E. COSERIU, Die Begriffe 'Dialekt', 'Niveau' und 'Sprachstil' und der eigentliche Sinn der Dialektologie, dans : J. ALBRECHT / J. LÜDTKE / H. THUN (éd.), *Energie und Ergon. Sprachliche Variation, Sprachgeschichte, Sprachtypologie*. *Studia in honorem Eugenio Coseriu*, 3 vol. (Tübinger Beiträge zur Linguistik 300), Tübingen 1988, I, p. 15-43 ; K. NABRINGS, Sprachliche Varietäten (Tübinger Beiträge zur Linguistik 147), Tübingen 1981. Pour une application au latin, voir R. MÜLLER, Sprachbewusstsein und Sprachvariation im lateinischen Schrifttum der Antike (Zeternata 111), Munich 2001, p. 261-286.

³ Cf. pour le latin P. MOLINELLI, Per una sociolinguistica del latino, dans : C. ARIAS ABELLÁN (éd.), *Latin vulgaire – latin tardif VII (Latin vulgaire – latin tardif 7)*, Séville 2006, p. 463-474 ; voir aussi

P. KOCH, *Le latin – une langue pas tout à fait comme les autres ? Le problème de la diglossie en Gaule septentrionale* (sous presse).

⁴ Cf. L. SÖLL, *Gesprochenes und geschriebenes Französisch (Grundlagen der Romanistik 6)*, Berlin 1985, p. 17-25.

⁵ Cf., pour plus de détails, W. OESTERREICHER, *Sprechtätigkeit, Einzelsprache, Diskurs und vier Dimensionen der Sprachvarietät*, dans : ALBRECHT *et al.* (éd.), *Energie und Ergon* (cf. n. 2), II, p. 355-386 : en part. p. 370-378 ; P. KOCH, 'Gesprochen/geschrieben' – eine eigene Varietätsdimension ?, dans : N. GREINER / J. KORNELIUS / G. ROVERE (éd.), *Texte und Kontext in Sprachen und Kulturen. Festschrift für Jörn Albrecht, Trier 1999*, p. 141-168.

⁶ Cf. P. KOCH / W. OESTERREICHER, *Sprache der Nähe – Sprache der Distanz. Mündlichkeit und Schriftlichkeit im Spannungsfeld von Sprachtheorie und Sprachgeschichte*, dans : *Romanistisches Jahrbuch 36* (1985), p. 15-43 : en part. p. 17-24 ; EAD., *Gesprochene Sprache in der Romania: Französisch, Italienisch, Spanisch (Romanistische Arbeitshefte 31)*, Tübingen 1990, p. 8-12 ; EAD., *Langage parlé et langage écrit*, dans : LRL I/2 (2001), p. 584-627 : en part. p. 584-587 ; EAD., *Lengua hablada en la Romania : español, francés, italiano (Biblioteca Románica Hispánica II, 448)*, Madrid 2007, p. 25-35.

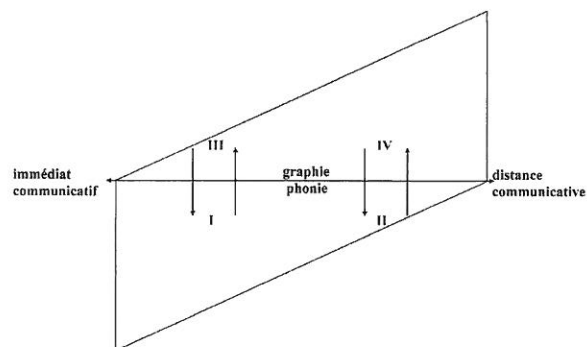


Figure 1 : Réalisation médiale et conception

Ce schéma fait clairement ressortir les affinités pragmatico-médiales qui existent entre l'immédiat et la réalisation phonique, d'une part (= I; p. ex. dans la conversation quotidienne spontanée) et, d'autre part, entre la distance et la réalisation graphique (= IV; p. ex. dans un texte de loi). Mais les autres combinaisons pragmatico-médiales possibles ne sont pas pour autant dépourvues d'intérêt. La forme communicative nouvelle du chat électronique, par exemple, correspondrait à l'immédiat graphique (= III), et la communication scientifique, par exemple, à la distance phonique (= II). Notons encore que l'on peut appeler 'passage au graphique' les processus représentés par les flèches I → III et II → IV (p. ex. la dictée), et 'passage au phonique' les processus représentés par les flèches IV → II et – ce qui est plus rare – III → I (p. ex. la lecture à haute voix). Pour le 'passage au phonique', nous dirons, dans ce qui suit, 'graphophonie' (d'après Lüdtke)⁷. Comme nous le verrons, c'est justement dans le cadre de l'histoire des langues que les options pragmatico-médiales et les passages médiaux méritent notre intérêt.

2. 'Phases et charnières' de l'histoire de la langue latine

Avec les catégories que nous venons de dégager, nous disposons d'une base théorique qui nous permet de conceptualiser des types d'évolutions qui constituent

⁷ Cf. H. LÜDTKE, *Der Ursprung der romanischen Sprachen. Eine Geschichte der sprachlichen Kommunikation* (Dialectologia pluridimensionalis Romanica 14), Kiel 2005, p. 579, 624-625.

l'histoire des langues. Étant donné que le continuum immédiat-distance est universel (ce qui revient à dire qu'il s'agit d'une constante anthropologique), toute langue – à chaque moment de son histoire – se trouve amenée à organiser, à sa manière, l'espace pragmatico-médial qui s'étend entre l'immédiat phonique et la distance graphique (y compris les variétés diatopiques, diastratiques et diaphasiques qui se rattachent, de manière plus ou moins indirecte aux pôles de l'immédiat et de la distance⁸).

Toute histoire de langue se présente donc comme une série de transformations successives de l'espace variationnel et, plus particulièrement, de l'espace pragmatico-médial. Par conséquent, le parallélogramme de la figure 1 peut nous servir, en quelque sorte, de 'jauge' pour 'mesurer' l'état de l'espace variationnel à chaque moment de l'histoire d'une langue donnée.

En comparant l'histoire de langues différentes, nous parvenons à reconnaître des schémas qui reviennent, des 'phases' et des 'charnières', comme nous dirons, de l'histoire de la langue. Dans la figure 2, nous présentons le modèle prototypique des 'phases et charnières' d'une histoire de langue. Il s'agit d'un modèle prototypique dans la mesure où tout idiome ne parcourt pas nécessairement toutes les phases ; mais chaque phase présuppose la précédente⁹.

2.1. Passage à l'écrit et standardisation

Le point de départ typique (v. le parallélogramme n° 1 dans la figure 2) correspond à la situation que nous trouvons dans une communauté 'orale' dont l'idiome X recouvre, bien entendu, l'immédiat phonique (secteur I) et, en plus, une partie de la distance phonique (secteur II)¹⁰ sous forme d'oralité élaborée, comprenant la poésie orale aussi bien que les formules magiques, les devinettes, etc.¹¹.

⁸ Cf. KOCH / OESTERREICHER, *Gesprochene Sprache* (cf. n. 6), p. 13-16; EAD., *Langage parlé et langage écrit* (cf. *ibid.*), p. 604-608; EAD., *Lengua hablada* (cf. *ibid.*), p. 35-42.

⁹ Cf. P. KOCH, *Romanische Sprachgeschichte und Varietätenlinguistik*, dans : G. ERNST / M.-D. GLESSGEN / C. SCHMITT / W. SCHWEICKARD (éd.), *Romanische Sprachgeschichte / Histoire linguistique de la Romania. Ein internationales Handbuch zur Geschichte der romanischen Sprachen / Manuel international d'histoire linguistique de la Romania*, vol. 1 (Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft 23), Berlin/New York 2003, p. 102-124 : en part. p. 113-117. La figure 2 montre un modèle déjà simplifié qui fait abstraction de certaines virtualités qui n'entrent pas en jeu ici, p. ex. : la régression vers le domaine de l'immédiat, qui n'est pas applicable au latin (mais certainement aux "dialectes" italiens supplantés par celui-ci) ; l'expansion coloniale, qui est sans aucun doute un élément central de l'histoire du latin, mais qui ne sera pas pertinente dans notre contexte ; etc. Nous simplifions, de plus, la représentation du processus de standardisation qui, en réalité, ne mène à B qu'à travers une phase de *supralecte* qui représentent des solutions de koinésation, souvent tâtonnantes, sur une base régionale (cf. P. KOCH / W. OESTERREICHER, *Schriftlichkeit und Sprache*, dans : H. GÜNTHER / O. LUDWIG (éd.), *Schrift und Schriftlichkeit / Writing and Its Use. Ein interdisziplinäres Handbuch internationaler Forschung / An Interdisciplinary Handbook of International Research*, vol. 1 [Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft 10], Berlin/New York, 1994, p. 587-604 : en part. p. 596-598; EAD., *Comparaison historique de l'architecture des langues romanes*, dans : ERNST *et al.* [cf. *supra*], vol. 3, Berlin/New York, sous presse, ch. 3.4).

¹⁰ Nous faisons abstraction ici de ce qui peut s'ajouter à cette constellation, même à ce stade, dans la totalité des secteurs du parallélogramme. Dans le cas d'une langue effectuant le passage à l'écrit à

Ensuite, le passage à l'écrit (A), qui comprend le passage à la distance (I → II/IV) aussi bien que le passage au graphique (II → IV et éventuellement I → III), aboutit à la standardisation (B), qui comporte l'adaptation parfaite de l'idiome X à la distance. Désormais, X recouvre l'espace variationnel et pragmatico-médial tout entier, mis à part le petit triangle blanc correspondant à l'immédiat extrême réalisé sous forme graphique, qui n'existe pas, à proprement parler, en dehors des transcriptions scientifiques modernes (v. le parallélogramme n° 2 dans la figure 2).

Si on applique ce schéma à la langue latine (figure 3), on peut dire que le passage à l'écrit du latin (A) s'effectue du VI^e au II^e siècle av. J.-C. (traversant les époques du latin archaïque/préletteraire et du latin ancien) et que le latin a atteint la charnière B de la standardisation complète pendant l'époque dite 'classique' (de 80 av. J.-C. à 14 apr. J.-C.)¹².

travers un processus d'acculturation, on trouve, dans les secteurs II et IV la langue d'acculturation qui occupe le domaine de la distance (en concurrence, évidemment, avec l'oralité élaborée de l'idiome acculturé X dans le secteur II). Dans le cas d'une langue effectuant le passage à l'écrit de manière autonome (comme le grec ancien), il n'y a, par contre, rien à ajouter.

¹¹ Cf. A. JOLLES, *Einfache Formen: Legende, Sage, Mythe, Rätsel, Spruch, Kasus, Memorabile, Märchen, Witz* (Konzepte der Sprach- und Literaturwissenschaft 15), Tübingen 1974 ; W. J. ONG, *Orality and Literacy. The Technologizing of the Word*, Londres/New York 1982 ; P. ZUMTHOR, *Introduction à la poésie orale*, Paris 1983 ; KOCH / OESTERREICHER, *Sprache der Nähe* (cf. n. 6), p. 29-31 ; W. OESTERREICHER, *Types of orality in text*, dans : E. BAKKER / A. KAHANE (éd.), *Written Voices, Spoken Signs. Tradition, Performance, and the Epic Text*, Cambridge (Mass.) 1997, p. 190-214.

¹² Dans ce qui suit, je me base sur la périodisation de la langue latine qui a été proposée par J. MÜLLER-LANCÉ, *Latin für Romanisten. Ein Lehr- und Arbeitsbuch*, Tübingen 2006, p. 22-45.

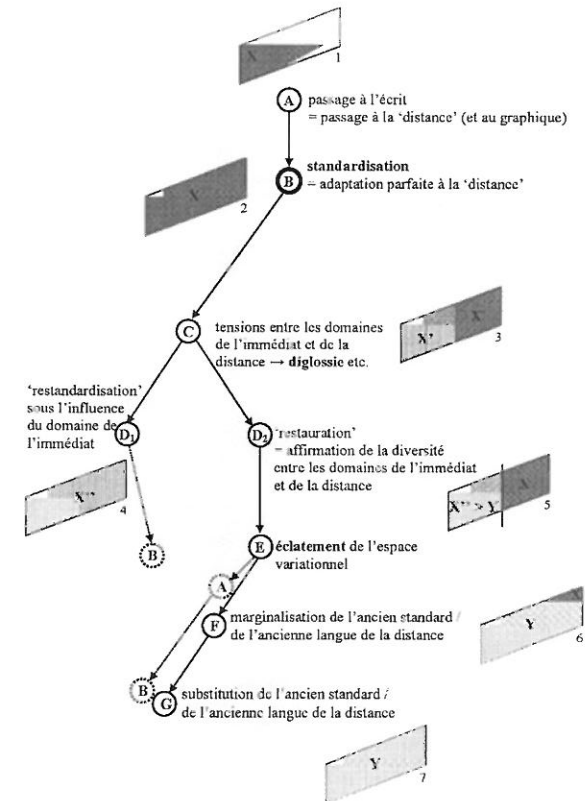


Figure 2 : Modèle typologique des 'phases et charnières' d'une histoire de langue

2.2. L'ensons entre les domaines de l'immédiat et de la distance

La standardisation (et codification) de la langue X entraîne forcément une pétrification de la norme de la distance (variété 'standard', 'norme prescriptive'), qui a tendance à résister au changement linguistique pour garantir la stabilité de la communication non seulement dans toute la communauté linguistique, mais aussi à travers le temps. Or, dans le domaine de l'immédiat, le changement linguistique ne cesse de progresser. Si la variété standard de la distance (X) reste – plus ou moins – stable, les variétés de l'immédiat, elles, s'en détachent de plus en plus (X'). Tôt ou tard, cette évolution produira des tensions entre le domaine de l'immédiat et celui de la distance (C; v. le parallélogramme n° 3 dans la figure 2). Notre schématisation tient également compte du fait que dans une telle situation, l'immédiat phonique (secteur III du parallélogramme) comprend des types de textes caractérisés par des hybridations entre X et X'¹³. C'est à partir de la charnière C que se pose le problème de la conceptualisation de l'espace variationnel de la langue X(?). C'est à partir de ce moment-là qu'il faut, le cas échéant, discuter le problème de la diglossie.

En ce qui concerne le latin (v. figure 3, charnière C), il n'est pas sans intérêt de voir Quintilien insister sur une différence variationnelle fondamentale : *aliud esse latine, aliud grammaticè loqui* (Institutio oratoria 1, 6, 27). Étant donné qu'il ne s'adresse qu'aux lettrés, il faut sans aucun doute ramener cette distinction à l'opposition entre l'immédiat et la distance et non pas à une divergence purement diastratique (v. aussi 4.3). Si Quintilien ne souligne que la différence en tant que telle, les premiers problèmes se font sentir au plus tard pendant la période du latin tardif (180-650 apr. J.-C.)¹⁴. Augustin attribue au *vulgus* (cf. 4.3) des phénomènes du

latin parlé tardif déviant des normes classiques¹⁵. Tout cela n'exclut pas encore, d'une part, que la compétence passive des illettrés, elle, soit plus étendue vers le 'haut' que leur compétence active et que les lettrés se voient amenés à chercher des solutions de compromis vers le 'bas' dans la communication verticale (où des lettrés s'adressent à des illettrés; v. aussi 4.3).

Du dernier siècle de l'Empire romain aux temps proprement mérovingiens, la communication verticale est assurée sans aucune difficulté dans tous les pays de langue latine : la parole romaine y retentit de telle manière qu'elle porta le message chrétien directement : *viva voce*¹⁶.

Ce qui me paraît bien plus significatif, cependant, c'est que des grammairiens tels que Servius (fin du IV^e siècle apr. J.-C.), Consentius (V^e siècle) et Pompée (V^e/VI^e siècle ?), qui s'adressent, par définition aux lettrés, ou du moins aux semi-lettrés, signalent – expressément ou indirectement – certaines "confusions" apparemment dues aux influences provenant du domaine de l'immédiat¹⁷. Rappelons dans ce contexte également l'antibarbarus que représente l'*Appendix Probi* du V^e/VI^e siècle.

Qui plus est, on voit apparaître dans les textes du latin tardif certains phénomènes susceptibles de provenir du domaine de l'immédiat¹⁸. Les textes en question ne représentent pas forcément un langage de la distance très poussée¹⁹, mais c'est justement cela qui leur confère parfois la valeur d'une image, certes extrêmement brouillée, de différents phénomènes de l'immédiat. Il ne s'agit d'ailleurs pas forcément d'innovations récentes de l'époque tardive, mais, du moins en partie, d'innovations précoces qui apparaissent dès le latin ancien (p. ex. chez Plaute) et disparaissent ensuite des textes de l'époque classique (mais certainement pas de la réalité quotidienne de l'immédiat !), pour réapparaître ensuite à l'époque

¹³ Sur ces textes de l'immédiat graphique (figure 1 : III) dans différentes langues romanes et sur leur typologie, G. ERNST, Prolegomena zu einer Geschichte des gesprochenen Französisch, dans : H. STIMM (éd.), Zur Geschichte des gesprochenen Französisch und zur Sprachlenkung im Gegenwartsfranzösischen (Beihefte zur Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, N.F. 6), Wiesbaden 1980, p. 1-14; E. RADTKE, Zur Quellenlage für die Erforschung des gesprochenen Italienisch in der Sprachgeschichte vor 1860, dans : Italienisch 12 (1984), p. 20-28; G. HOLTUS / W. SCHWEIGKARD, Zum Stand der Erforschung der historischen Dimension gesprochener Sprache in der Romania, dans : ZRP 107 (1991), p. 547-574; OESTERREICHER, Types of orality (cf. n. 11), p. 200-206; P. KOCH, Orality in literate cultures, dans : C. PONTECORVO (éd.), Writing Development. An Interdisciplinary View (Studies in Written Language and Literacy 6), Amsterdam/Philadelphia 1997, p. 149-171: en part. p. 161-163, 168-169; ID., Romanische Sprachgeschichte (cf. n. 9), p. 106-113 (les sources du soi-disant latin vulgaire appartiennent également à ces types de textes : cf. C. TAGLIAVINI, Le origini delle lingue neolatine. Introduzione alla filologia romanza, Bologne 1972, p. 212-220; W. OESTERREICHER, L'oral dans l'écrit. Essai d'une typologie à partir des sources du latin vulgaire, dans : L. CALLEBAT (éd.), Latin vulgaire – latin tardif IV (Latin vulgaire – latin tardif 4), Hildesheim etc., p. 155-190; pour la question du latin 'vulgaire', cf. n. 82). Ce problème se pose, en principe, à travers toutes les époques de l'histoire d'une langue donnée, mais il est particulièrement tangible dès que les tensions entre les variétés de l'immédiat et le standard de la distance s'accroissent.

¹⁴ Pour la périodisation, cf. n. 12. Cette périodisation s'accorde assez bien avec les observations de M. BANNIARD, 'Viva voce'. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident latin, Paris, 1992, et, en dernière analyse, aussi avec ce qui suit.

¹⁵ Cf. *op. cit.*, p. 101-102.

¹⁶ Cf. *op. cit.*, p. 487.

¹⁷ Cf. P. POCETTI / D. POLI / C. SANTINI, Una storia della lingua latina, Rome 1999, p. 408-409; LÜDTKE, Der Ursprung (cf. n. 7), p. 204, 290-291, 495.

¹⁸ Cf. E. LÖFSTEDT, Syntactica. Studien und Beiträge zur historischen Syntax des Lateins, 2 vol., Lund 1942/1956; ID., Late Latin, Oslo 1959; J. SVENNUNG, Untersuchungen zur Palladius und zur lateinischen Fach- und Volkssprache, Leipzig 1935; D. NORBERG, Beiträge zur spätlateinischen Syntax, Leipzig 1944; D. H. STEINBAUER, Lateinische Sprachgeschichte, dans : ERNST *et al.*, Romanische Sprachgeschichte (cf. n. 9), I, p. 504-515: en part. p. 513-514; diverses contributions dans : J. HERMAN (éd.), Latin vulgaire – latin tardif (Latin vulgaire – latin tardif 1), Tübingen 1987; G. CALBOLI (éd.), Latin vulgaire – latin tardif II (Latin vulgaire – latin tardif 2), Tübingen 1990; M. ILIESCU / W. MARXGUT (éd.), Latin vulgaire – latin tardif III (Latin vulgaire – latin tardif 3), Tübingen 1992; CALLEBAT, Latin vulgaire – latin tardif IV (cf. n. 13); H. PETERSMANN / R. KETTEMANN (éd.), Latin vulgaire – latin tardif V (Latin vulgaire – latin tardif 5), Heidelberg 1999; H. SOLIN / M. LEINO / H. HALLA-AHO (éd.), Latin vulgaire – latin tardif VI (Latin vulgaire – latin tardif 6), Hildesheim etc., 2003; ARIAS ABELLÁN, Latin vulgaire – latin tardif VII (cf. n. 3).

¹⁹ Certains de ces textes rentrent parfaitement dans la typologie des textes de l'immédiat graphique qui a été évoquée dans la note 13.

tardive²⁰. Cet état de choses montre d'ailleurs que les divergences entre les variétés de l'immédiat et celles de la distance remontent assez loin dans l'histoire du latin, au moins jusqu'à l'époque classique.

Vers la fin de la période du latin tardif, même la communication verticale ne fonctionne plus que grâce à la recherche consciente d'un compromis équilibré entre les contraintes de l'intelligibilité et les exigences de la grammaticalité²¹. Les premières recommandations explicites insistant sur cet équilibre, qui apparaissent chez les prédicateurs de la Gaule septentrionale (VI^e siècle) et, en Espagne, chez Isidore de Séville (début du VII^e siècle), constituent, selon Banniard, un "signe discret, mais assuré, que certaines difficultés se sont fait jour"²².

Par la suite, les difficultés s'accroissent visiblement. Banniard constate que "la communication verticale fonctionne désormais de manière approximative" seulement²³. C'est ce qui pourrait justifier une périodisation qui fait commencer le latin médiéval autour de 650²⁴. À partir de 750, "une crise linguistique s'est installée irréversiblement en Gaule"²⁵, un demi-siècle plus tard probablement en Gaule méridionale²⁶. En Espagne du Sud, "il s'est [...] produit [...], vers 850, une rupture de fait de la communication orale"²⁷. Pour l'Italie du Nord et du Centre, Banniard situe le moment critique entre 900 et 950²⁸.

Tout ce qui vient d'être décrit correspond à la phase des tensions entre les variétés de l'immédiat (latin parlé = latin) et de la distance (latin écrit = latin), phase qui est introduite par la charnière C dans la figure 3. Cette tension atteint donc son apogée à la fin du VIII^e siècle en Gaule et un à deux siècles plus tard dans d'autres parties de la Romania.

²⁰ Ces phénomènes ont été interprétés, entre autre ; en termes d'archaïsme qui caractériseraient la langue parlée, populaire, etc. (cf. F. MARK, Die Beziehungen des Altlateins zum Spätlatein, dans : Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Literatur und für Pädagogik 23 [1909], p. 434-448 ; K. HUNNIUS, Archaische Züge des langage populaire [1975], dans : F. J. HAUSMANN [éd.], Die französische Sprache von heute, Darmstadt 1983, p. 345-365 : en part. p. 362-364 ; ID., Vulgärlatein und gesprochenes Französisch. Zur Entstehung des Konzepts des *français ancien*, dans : ZRPh 119 [2003], p. 510-519 : en part. p. 515 ; J. KRÄMER, Sind die romanischen Sprachen kreolisiertes Latein ?, dans : ZRPh 115 [1999], p. 1-19 : en part. p. 12). Même si l'on ne peut exclure la survivance de certains archaïsmes dans les variétés de l'immédiat, beaucoup de ces phénomènes s'avèrent, en dernière analyse, être des innovations précoces (cf. P. KOCH, Sprachwandel, Mündlichkeit und Schriftlichkeit, dans : ZRPh 120 [2004], p. 605-630 : en part. p. 615, v. aussi K. MEISTER, Altes Vulgärlatein, dans : Indogermanische Forschungen 26 [1909], p. 69-90 ; F. ALTHEIM, Die Anfänge des Vulgärlateins, dans : Glotta 20 [1932], p. 153-171 ; LÖFSTEDT, Syntactica [cf. n. 18], II, p. 321-322).

²¹ BANNIARD, "Viva voce" (cf. n. 14), p. 488.

²² *Ibid.*

²³ *Op. cit.*, p. 489.

²⁴ Voir n. 12 et 14.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Cf. op. cit.*, p. 492.

²⁷ *Op. cit.*, p. 490.

²⁸ *Cf. op. cit.*, p. 492.

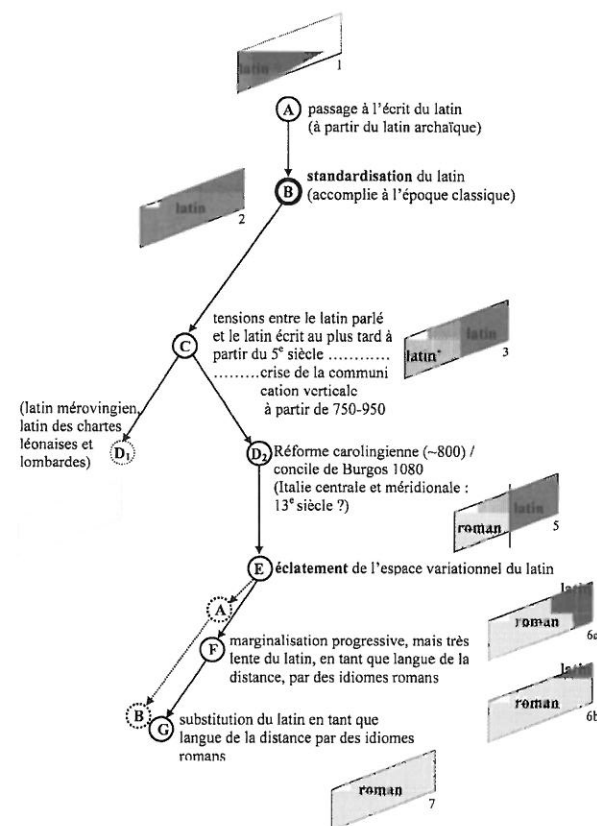


Figure 3 : 'Phases and charnières' de l'histoire de la langue latine

Pour l'instant, nous laisserons ouverte la question de savoir si et à partir de quand on peut parler de 'diglossie' en ce qui concerne le latin. Nous reviendrons sur cette question dans la section 4.

2.3. Restandardisation, restauration et éclatement de l'espace variationnel

Si l'histoire d'une langue X est de plus en plus marquée par des tensions croissantes entre l'immédiat et la distance, il ne reste plus que deux solutions.

On peut, d'une part, modifier la variété standard de la distance et l'adapter, dans une certaine mesure, aux variétés de l'immédiat en train de se transformer sans répit ($X' > X''$). Voilà ce que nous appellerons 'restandardisation' (D_1 ; v. le parallélogramme n° 4 dans la figure 2).²⁹ Un tel processus finit par mettre en place, tôt ou tard, une norme prescriptive nouvelle qui ressemblera plutôt à X'' qu'à X et qui, par là même, constituera le noyau d'une langue historique nouvelle que l'on peut étiqueter comme X'' .

On peut, d'autre part, ignorer les changements en cours dans le domaine de l'immédiat ($X' > X''$) et cloisonner la variété standard, voire restituer sa « qualité » d'autrefois en stigmatisant les influences dues aux éventuels effets de restandardisation dont nous venons de parler. C'est ce que j'appelle 'restauration' (D_2). C'est à travers cette restauration qu'une scission s'effectue entre la forme linguistique traditionnelle de la distance (X) et les variétés de l'immédiat ($X'' > Y$) que les locuteurs considèrent désormais comme deux langues distinctes (v. le parallélogramme n° 5 dans la figure 2).

En ce qui concerne le latin (figure 3), on observe effectivement, en Gaule septentrionale, certains effets de restandardisation (D_1). Ils se manifestent, d'une part, dans ce qu'on appelle le latin typiquement 'mérovingien'³⁰ et, d'autre part, dans certaines concessions qui caractérisent de plus en plus la communication verticale, comme l'a montré Michel Banniard³¹. Soulignons, dès maintenant, que les types de textes qui constituent la communication verticale (sermon, vie de saint, formule de droit, etc.) appartiennent essentiellement à la distance. Il s'agit d'une distance plus ou moins marquée, bien entendu, et qui s'adresse (entre autres) aux

²⁹ À propos du concept de restandardisation, cf. F. SABATINI, L'italiano dell'uso medio: una realtà tra le varietà linguistiche italiane, dans : G. HOLTUS / E. RADTKE (éd.), *Gesprochenes Italienisch in Geschichte und Gegenwart* (Tübinger Beiträge zur Linguistik 252), Tübingen 1985, p. 154-184, et G. BERRUTO, *Sociolinguistica dell'italiano contemporaneo* (Studi Superiori Nuova Italia Scientifica 33, Lettere), Rome 1987, p. 55-103 (deux publications entièrement consacrées à l'italien) ; dans une perspective plus générale : KOCH, *Orality in literate cultures* (cf. n. 13), p. 165 ; ID., *Lexikalische Restandardisierung im Französischen*, dans : W. BUSSE / J. SCHMIDT-RADEFELDT (éd.), *Rumänisch und Romanisch. Festschrift zum 60. Geburtstag von Prof. Dr. Dr. h.c. Rudolf Wüschel* (Rostocker Beiträge zur Sprachwissenschaft 13), Rostock 2003, p. 207-235 : en part. p. 210-212.

³⁰ Cf. H. BERSCHIN / W. BERSCHIN, *Mittellatein und Romanisch*, dans : ZRPh 103 (1987), p. 1-19 : en part. p. 15-18 ; J. HERMAN, *Sur quelques aspects du latin mérovingien, langue écrite et langue parlée*, dans : ILIESCU / MARXGUT, *Latin vulgaire – latin tardif III* (cf. n. 18), p. 173-185.

³¹ Cf. BANNIARD, *Viva voce* (cf. n. 14), p. 253-303.

illettrés par voie phonique (correspondant soit au secteur II, soit au passage IV → II de la figure 1 ; v. aussi 4.3).

On trouve des effets analogues dans d'autres parties de la Romania. Il suffit de se rappeler les particularités, d'une part, du latin des chartes léonaises ou lombardes, d'autre part ce qui a été dénommé *Latinum circa romanum* et *scripta latina rustica*³².

Les changements décrits affectent donc, certes, les variétés de la distance dans différentes parties de la Romania, mais ils ne représentent que des amorces de compromis et non pas un processus cohérent et accompli de restandardisation, d'autant plus que pendant toute cette période, il y a toujours des sujets érudits continuant à écrire des ouvrages littéraires ou religieux qui, dans la mesure du possible, restent à l'abri des innovations du domaine de l'immédiat³³. On ne verra donc jamais s'établir une langue historique nouvelle du type (imaginaire) 'latin'.

C'est justement le contraire qui se produit : tôt ou tard, nous pouvons identifier des mesures de restauration (figure 3 : D_2). Elles se reflètent dans la Réforme carolingienne (autour de 800), pour ce qui est du latin en Gaule et éventuellement en Italie du Nord³⁴, mais probablement beaucoup plus tard dans d'autres parties de la Romania : avec les décrets du concile de Burgos (1080) en Espagne selon Wright et bien plus tard encore en Italie centrale et méridionale (au XIII^e siècle selon Raible et Lüdtkje)³⁵. En fin de compte, ce n'est donc jamais la restandardisation (D_1), mais toujours la restauration (D_2) qui l'a emporté dans ces cas-là.

La Réforme carolingienne montre d'ailleurs de manière tout à fait exemplaire à quoi aboutissent inévitablement des mesures radicales et efficaces de restauration, c'est-à-dire à un éclatement de l'espace variationnel (figure 2 et figure 3 : E). Bien que la Gaule septentrionale continue de former un espace *communicatif* unitaire, les formes linguistiques de l'immédiat et celles de la distance (dont la parenté linguistique réciproque n'est d'ailleurs jamais mise en doute) ne sont plus conçues comme formant un espace *variationnel* commun³⁶. Voilà ce qui

³² Cf. D'ARCO S. AVALLE (éd.), *Latino 'circa romanum' e 'rustica romana lingua'*. Testi del VII, VIII e IX secolo (Vulgares eloquentes 2), Padoue 1970 ; F. SABATINI, *Dalla 'scripta latina rustica' alle 'scriptae' romanze*, dans : *Studi medievali*, série 3, 9 (1968), p. 320-358 ; LÜDTKE, *Der Ursprung* (cf. n. 7), p. 734-737.

³³ M. VAN UYTFANGHE, *Latin mérovingien, latin carolingien et 'rustica romana lingua'*. Continuité ou discontinuité ?, dans : *Revue de l'Université de Bruxelles* 1 (1977), p. 65-88 : en part. p. 76-77

³⁴ Cf. H. LÜDTKE, *Geschichte des romanischen Wortschatzes*, 2 vol., Fribourg-en-Brig. 1968, II, p. 78-88 et p. 93-98 ; ID., *Der Ursprung* (cf. n. 7), p. 630-654 ; R. WRIGHT, *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*, Liverpool 1982 ; BERSCHIN / BERSCHIN, *Mittellatein und Romanisch* (cf. n. 30), p. 15-19.

³⁵ Cf. WRIGHT, *Late Latin* (cf. n. 34), p. 210-213 ; W. RAIBLE, *Die Anfänge der italienischen Schriftkultur*, dans : *Romanische Forschungen* 105 (1993), p. 231-255 : en part. p. 236-237 ; LÜDTKE, *Der Ursprung* (cf. n. 7), p. 640, 734-741. Ces dates, disons-le, ne s'accordent pas parfaitement avec celles que Banniard propose pour la fin de la communication verticale (v. 2.2). Si en Gaule septentrionale, la restauration a suivi de près la fin de la communication verticale, il reste à expliquer pourquoi elle se serait fait attendre pendant deux siècles en Espagne et pendant trois siècles en Italie.

³⁶ Bien que les deux types d'espaces soient basés sur le continuum immédiat-distance, il ne faut pas confondre l'espace 'variationnel' (qui n'englobe que les variétés d'une même langue) avec

explique pourquoi, dans la célèbre décision du concile de Tours (813), le verbe *transfere* s'applique, parallèlement, à la *rustica Romana lingua* aussi bien qu'à la [*rustica*] *Thiotisca lingua*³⁷. Nous verrons les conséquences inévitables d'une telle scission dans 2.4.

2.4. Substitution et marginalisation de l'ancienne langue de la distance

Le modèle des "phases et charnières" a un caractère récursif, et cela d'une double manière.

Primo, il est évident qu'un processus cohérent de restandardisation (D₁) produit un résultat qui ressemble beaucoup à la situation B d'une langue pleinement standardisée. Vu les légères divergences qui se dessinent entre les variétés de l'immédiat et de la distance, il faut envisager de nouvelles tensions (C), et c'est ainsi que le cycle reprend. Comme nous l'avons dit, l'évolution du latin, tout compte fait, ne correspond pas à ce scénario.

Secundo, l'éclatement de l'espace variationnel entraîne nécessairement la genèse d'un nouveau standard basé sur les variétés de l'immédiat (Y). Par rapport à ce nouveau standard, il se répète ici la phase du passage à l'écrit (A) que nous avons déjà décrite dans 2.1. Par rapport à l'espace communicatif tout entier, le nouveau standard ne se forme et ne s'établit, au début, que dans des domaines pragmatiques et textuels particuliers pour ensuite lentement 'faire tache d'huile', toujours en concurrence, évidemment, avec l'ancien standard X. Nous assistons donc à une marginalisation progressive de X en faveur de Y (v. figure 2 : F et le parallélogramme 6). À la fin, Y se substitue définitivement à X (v. G et parallélogramme 7). Cela veut dire que Y est désormais une langue pleinement standardisée (B)³⁸. Alors le cycle reprend, sur la base de Y cette fois-ci.

Dans le cas du nord de la Gaule (figure 3 : F et G), Y correspond aux parlers gallo-romans septentrionaux. Conformément à ce que nous venons de dire, ceux-ci ne pénètrent d'abord, à partir du IX^e siècle, que dans le domaine de la communication verticale, qui correspond, on l'a vu, à la constellation IV → II de la figure 1 (v. figure 3 : A et le parallélogramme 6a)³⁹. Le latin (X) reste pendant

³⁷ L'espace communicatif où coexistent deux ou plusieurs langues qui ont éventuellement des fonctions complémentaires (cf. W. OESTERREICHER, 'Die Sprache der Freiheit' – Varietätenlinguistische Präzisierungen zur Historiographie von Sprachpolitik und Sprachauffassung der Französischen Revolution, dans : W. HÖLLEN [éd.], *Understanding the History of Linguistics. Problems and Projects*, Münster 1990, p. 117-136, p. 121 ; KOCH / OESTERREICHER, *Langage parlé* [cf. n. 6], p. 608-609).

³⁸ Cf. BANNIARD, 'Viva voce' (cf. n. 14), p. 410-419, 500 ; LÜDTKE, *Der Ursprung* (cf. n. 7), p. 642-644.

³⁹ Soulignons encore une fois que le modèle simplifié de la standardisation présenté dans la figure 2 fait abstraction d'une étape intermédiaire de la formation de *scriptae* régionales (cf. n. 9).

³⁹ Cf. H. LÜDTKE, *Die Entstehung romanischer Schriftsprachen*, dans : *Vox Romanica* 23 (1964), p. 3-21 ; P. WUNDERLI, *Die ältesten romanischen Texte unter dem Gesichtswinkel von Protokoll und Vorlesen*, dans : *Vox Romanica* 24 (1965), p. 44-64 ; SABATINI, *Dalla 'scripta latina rustica'* (cf. n. 32) ; P. KOCH, *Pour une typologie conceptionnelle et médiale des plus anciens documents/monuments des langues romanes*, dans : M. SELIG / B. FRANK / J. HARTMANN (éd.),

longtemps la langue incontestée de la distance. Ce n'est qu'au cours des siècles – jalonnés par les étapes du processus d'uniformisation⁴⁰ en faveur d'une koiné née à Paris⁴¹ – que le nouveau standard 'français' (Y) va progressivement se diffuser dans différents domaines pragmatiques et textuels, pour d'abord mettre à la marge (F et parallélogramme 6b), puis supplanter le latin (X) dans le domaine de la distance tout entier (B/G et parallélogramme 7).

Là où un nouveau standard s'établit dans d'autres parties de la Romania (mis à part la romanophonie balkanique qui connaît un sort particulier), l'évolution traverse plus ou moins les mêmes étapes – avec des différences dans le détail et souvent avec un certain retard par rapport au français.

3. Pour et contre la 'diglossie'

Le tableau esquissé dans la section 2. nous permet d'affronter maintenant le problème de la 'diglossie' qui a été soulevé au début. À vrai dire – et c'est assez étonnant –, il y a deux applications de ce terme qui sont en réalité incompatibles l'une avec l'autre. La distinction fondamentale concerne la charnière D₂ de notre tableau des figures 2 et 3, c'est-à-dire les mesures de restauration telles que la Réforme carolingienne, etc. Mis à part les différences chronologiques plus fines, on peut identifier, d'une part, les approches qui situent la 'diglossie' *avant* la charnière D₂⁴², et d'autre part, les approches qui la situent *après* cette même charnière⁴³. Ce qui est encore beaucoup plus déconcertant, c'est que Ferguson, qui est architecte de la première théorie sociolinguistique de la diglossie, évoque d'une manière plutôt évasive le Moyen Âge latino-roman, sans préciser si c'est par exemple avant ou après la Réforme carolingienne (même s'il me paraît plus probable qu'il envisage la seconde interprétation)⁴⁴.

Le passage à l'écrit des langues romanes (*ScriptOra* 46), Tübingen 1993, p. 39-81: en part. p. 49-54.

⁴⁰ Cf. n. 9 et 38.

⁴¹ Cf. R. A. LODGE, *A Sociolinguistic History of Parisian French*, Cambridge 2004.

⁴² Cf. LÜDTKE, *Geschichte des romanischen Wortschatzes* (cf. n. 34), II, p. 85 ; H. BERSCHIN / J. FELIXBERGER / H. GOEBL, *Französische Sprachgeschichte. Lateinische Basis, interne und externe Geschichte. Sprachliche Gliederung. Mit einer Einführung in die historische Sprachwissenschaft*, Munich 1978, p. 63 ; KOCH / OESTERREICHER, *Gesprochene Sprache* (cf. n. 6), p. 129-130 ; M. SELIG, *Die Entwicklung der Nominaldeterminanten im Spätlatein. Romanischer Sprachwandel und lateinische Schriftlichkeit* (*ScriptOra* 26), Tübingen 1992), p. 7-8 ; P. KOCH, *Diglossie in Frankreich ?*, dans : W. ENGLER (éd.), *Frankreich an der Freien Universität. Geschichte und Aktualität* (Beihfte zur Zeitschrift für französische Sprache und Literatur 23), Stuttgart 1997, p. 219-249: en part. p. 228-231 ; M. VAN UYTFANGHE, *La diglossie dans les études latino-romanes: concept opératoire ou source de malentendu ?*, dans : PETERSMANN / KETTEMANN, *Latin vulgaire – latin tardif V* (cf. n. 18), p. 59-60 ; STEINBAUER, *Lateinische Sprachgeschichte* (cf. n. 18), p. 514.

⁴³ Cf. p. ex. R. MCKITTERICK, *The Carolingians and the Written Word*, Cambridge 1989, p. 21 ; R. A. LODGE, *French. From Dialect to Standard*, Londres/New York 1993, p. 94.

⁴⁴ Cf. C. A. FERGUSON, *Diglossia*, dans : *Word* 15 (1959), p. 325-340: en part. 337.

3.1. La notion fergusonienne de ‘diglossie’ et ses limites

Revoions donc brièvement les critères essentiels de la définition fergusonienne de la notion de ‘diglossie’⁴⁵ :

Définition fergusonienne de ‘diglossie’

- ❶ On constate une *distanctiation*⁴⁶ grammaticale et lexicale considérable entre la variété basse (*low variety* = L) et la variété haute (*high variety* = H).
- ❷ L et H constituent des *variétés* d’une même langue.
- ❸ Il y a une *complémentarité fonctionnelle*⁴⁷ stricte entre la variété L et la variété H.
- ❹ L’*acquisition* de la variété L s’effectue exclusivement par voie naturelle, celle de la variété H exclusivement par voie institutionnelle.
- ❺ Il n’y a que la variété H qui soit fortement *standardisée*.
- ❻ La variété H est plus *prestigieuse* que la variété L.
- ❼ Ferguson insiste sur la *stabilité* de la situation linguistique de diglossie.

Ajoutons une observation qui dépasse la définition explicite proposée par Ferguson, mais qui, à notre avis, met en valeur un aspect implicite de ce tableau : La complémentarité fonctionnelle entre L et H (❸) peut théoriquement s’organiser de manières diverses. On pensera en premier lieu à une complémentarité diastatique opposant les variétés des couches sociales inférieures à celles des couches supérieures. Or, c’est Ferguson lui-même qui exclut expressément cette interprétation. On pourrait également envisager une interprétation en termes d’oralité *vs* écriture/scripturalité. Les exemples de types de communication L *vs* H dont se sert Ferguson⁴⁷ montrent que ce n’est certainement pas l’oralité *vs* scripturalité⁴⁸ dans un sens purement médial qui est en jeu ici. Par contre, ses exemples s’accordent parfaitement avec une vision “conceptionnelle” telle que nous l’avons présentée dans la section 1. Les variétés L sont ‘orales’ en ce sens qu’elles appartiennent au domaine de l’immédiat tandis que la variété H est ‘scripturale’ en tant que norme prescriptive de la distance⁴⁸. Les réalisations médiales n’interviennent dans ce tableau qu’à travers les affinités médio-conceptionnelles représentées dans la figure 1. Cette reconstruction d’une interprétation adéquate du critère ❸ nous permet d’établir un rapport, ne serait-ce

⁴⁵ Cf. *op. cit.*, p. 336.

⁴⁶ Je parle ici de ‘distanctiation’ (tout à fait dans le sens de H. KLOSS, Die Entwicklung neuer germanischer Kultursprachen seit 1800 (Sprache der Gegenwart 37), Düsseldorf 1978, p. 24-25, 63-65 ; cf. aussi Ž. MULJAČIĆ, L’enseignement de Heinz Kloss. Modifications, implications, perspectives, dans : *Langages* 83 (1986), p. 53-63) pour éviter toute confusion avec le terme de ‘distance communicative’ introduit dans la section 1. Vu l’argumentation qui suivra à l’instant, notamment par rapport au critère ❶, nous pourrions dire, en nous servant d’une terminologie qui évite tout équivoque : Les cas de diglossie fergusonienne sont caractérisés par une ‘distanctiation’ grammaticale et lexicale considérable entre la/les variété(s) de l’immédiat et la variété (prescriptive) de la ‘distance’.

⁴⁷ Cf. FERGUSON, Diglossia (cf. n. 44), p. 329.

⁴⁸ Pour plus de détails, v. KOCH, Diglossie (cf. n. 42), p. 226-228.

qu’hypothétique, entre le modèle de Ferguson et notre modèle des “phases et charnières”, également défini en termes d’immédiat et de ‘distance’ (figure 2).

On peut dès lors trancher la question de la localisation chronologique d’une éventuelle diglossie. Étant donné que L et H constituent, pour Ferguson, des *variétés* d’une même langue (❷), il est absolument impossible d’appliquer sa notion de diglossie à une période qui *suit* la charnière D₂. Effectivement, la restauration de X et, à plus forte raison, l’éclatement de l’espace variationnel qui s’ensuit (figure 3 : E) ne sont pas compatibles avec le critère ❷. Si jamais on voulait recourir à la notion de ‘diglossie’, il faudrait donc la réserver pour une période qui *précède* la charnière D₂⁴⁹.

Or, même par rapport à la période précédant la restauration – carolingienne ou autre –, on peut éventuellement avoir intérêt à ne pas parler de ‘diglossie’ fergusonienne. Évidemment, l’approche de Wright est tout à fait incompatible avec cette notion. En axant son interprétation sur le problème – réel, il est vrai – de la graphophonie (v. 1) du latin tardif⁵⁰, Wright cherche à montrer que “Late Latin is Early Romance”⁵¹ puisque les différences se réduisent, pour l’essentiel (quoique non pas complètement), à l’écart entre la phonie innovatrice (‘ajournée’) et la graphie conservatrice du latin (constellation graphophonique qui rappelle un peu celle du français ou de l’anglais modernes). D’après Wright, cette situation change, selon le cas, avec la Réforme carolingienne ou après le concile de Burgos qui produisent, tout d’abord, une scission entre une graphophonie “latine” nouvelle (*ad litteram*) et la graphophonie traditionnellement ‘ajournée’, désormais considérée comme ‘romane’. Il s’effectue ensuite une séparation entre la graphie latine traditionnelle et une phonographie romane nouvelle. Berschin et Berschin⁵² ont raison de reprocher à cette explication de porter à l’excès le côté médial du problème (dans le sens proposé par Söll : v. section 1). On peut, en effet, montrer dans le détail que les exemples de Wright qui sont empruntés à des textes juridiques léonais négligent systématiquement le côté variationnel de la divergence entre “latin” et “(proto-)roman”⁵³ pour mettre l’accent sur le problème médial de la graphophonie. Dès que l’aspect variationnel trouve, par contre, sa juste place, il faut du moins envisager la possibilité d’une interprétation conceptionnelle (“latin” de l’immédiat *vs* latin de la distance). À ce moment-là, on ne saurait plus écarter a priori la possibilité d’une interprétation en termes de diglossie fergusonienne puisqu’il nous a paru inévitable de donner un sens conceptionnel au critère de la complémentarité (❸).

⁴⁹ Cf. KOCH, Sprachwandel (cf. n. 20), p. 620.

⁵⁰ Cf. aussi LÜDTKE, Geschichte des romanischen Wortschatzes (cf. n. 34), II, p. 93-96 ; LÜDTKE, Der Ursprung (cf. n. 7), p. 616-618, 623-625.

⁵¹ WRIGHT, Late Latin (cf. n. 34), p. 186.

⁵² BERSCHIN / BERSCHIN, Mittellatein und Romanisch (cf. n. 30), p. 1-8.

⁵³ Cf. M. MANCINI, La formazione del “neostandard” tardolatino : il caso delle ‘differentiae uerborum’, dans : S. KISS / L. MONDIN / G. SALVI (éd.), Latin et langues romanes. Études de linguistique offertes à József Herman à l’occasion de son 80^e anniversaire, Tübingen 2005, p. 135-153 : en part. p. 142 ; M. ISING, Der Übergang Latein-Romanisch. Zum Zusammenwirken internen Sprachwandels und externer Faktoren, Tübingen 2006 (mémoire de maîtrise).

Toutefois, Banniard, qui a été le premier à développer systématiquement l'idée d'un espace variationnel de la langue latine (sans pour autant négliger les problèmes médiaux de la graphophonie), rejette expressément et violemment la notion de diglossie dans ce contexte parce qu'elle lui paraît trop rigide pour servir de catégorie interprétative sur le plan de l'histoire des langues. Pour la période qui va de 400 à 650, il souligne que la vitalité de la communication verticale (v. 2.2) "porte à mettre vivement en doute que le concept de diglossie puisse rendre un compte exact de cette situation"⁵⁴.

D'autre part, il confirme ce que nous venons de dire plus haut à propos de la période qui suit la charnière D₂, située autour de 800 :

La notion de diglossie ne serait [...] recevable, dans les pays et les siècles que nous étudions, qu'à condition d'admettre que les locuteurs étaient encore latinophones. La naissance des langues romanes signifie, au contraire, qu'en Occident latin, le diasystème s'était démembré [...]. Il s'ensuit que ce principe explicatif ne saurait, dans ce cas, rendre compte de manière satisfaisante d'une bipolarité de langue roman/latin, puisqu'il ne surmonterait pas l'hiatus constaté : au contraire, appliqué rigoureusement, il conduirait à l'effacer⁵⁵.

Pourtant, la manière dont Banniard présente sa critique dirigée contre la notion de 'diglossie' laisse rêveur : S'il est trop tôt pour parler de 'diglossie' avant 650, mais trop tard pour en parler après 800, n'y aurait-il pas une petite place à accorder à cette notion entre 650 et 800 ? C'est ce que semble penser Uytfanghe :

[...] la fin du VII^e ou le début du VIII^e siècle apparaît comme un tournant dans la diachronie du latin parlé (en Gaule). C'est dans cette contexture que la diglossie a pu prendre forme, permettant à la communication verticale de continuer à fonctionner dans une mesure suffisante (en dépit d'une fragilisation menaçante) pour expliquer les témoignages sociolinguistiques de l'hagiographie mérovingienne (et du début de l'époque carolingienne) relatifs à un latin encore médiatique si j'ose dire. Cette diglossie perdure jusqu'aux premières décennies du IX^e siècle, lorsque la réforme carolingienne la transforme en vrai bilinguisme latin-roman [...]⁵⁶.

Steinbauer fait commencer la situation diglossique dès 600⁵⁷. Lüdtkke, qui autrefois faisait commencer la période de la diglossie latino-romane à partir de l'époque postclassique du latin⁵⁸, est aujourd'hui beaucoup plus réservé⁵⁹.

Or, Banniard a certainement raison d'attaquer le critère de la stabilité (②) qui définit, entre autres, la notion fergusonienne de 'diglossie'. Celle-ci est certainement trop statique pour saisir l'évolution historique d'un espace

⁵⁴ BANNIARD, "Viva voce" (cf. n. 14), p. 487.

⁵⁵ *Op. cit.*, p. 509-510.

⁵⁶ UYTFANGHE, La diglossie (cf. n. 42), p. 60.

⁵⁷ Cf. STEINBAUER, Lateinische Sprachgeschichte (cf. n. 18), p. 514; cf. aussi G. LÜDI, Diglossie et polyglossie, dans : LRL V/1, p. 307-334; en part. p. 308.

⁵⁸ Cf. LÜDTKE, Geschichte des romanischen Wortschatzes (cf. n. 34), II, p. 85 ; de même BERSCHIN *et al.*, Französische Sprachgeschichte (cf. n. 42), p. 63.

⁵⁹ Cf. LÜDTKE, Der Ursprung (cf. n. 7), *passim*.

variationnel ou communicatif. Mais il y a un problème logique : Dès que l'on s'attaque au critère ②, les autres critères s'en trouvent fragilisés.

Serait-il, malgré tout, possible de dynamiser le modèle de la 'diglossie' ?

3.2. Un modèle "paramétrique" (Georges Lüdi)

Au niveau purement théorique (et sans nécessairement viser une application diachronique), le concept fergusonien original a été "assoupli" à beaucoup d'égards. On a appliqué le terme de 'diglossie' à des variétés peu distantes entre elles (abandon du critère ①)⁶⁰. On l'a utilisé pour décrire le rapport entre langues indépendantes qui coexistent dans un même espace communicatif (abandon du critère ② : 'Außendiglossie' d'après Kloss)⁶¹. On s'en est servi pour décrire des situations linguistiques caractérisées par une intersection fonctionnelle entre deux variétés (abandon du critère ③)⁶². On a enfin rajouté le critère du bilinguisme social (qui constituerait un critère supplémentaire ④ dans la liste présentée plus haut)⁶³. Mais ces extensions partielles et peu coordonnées entre elles provoquent plutôt une espèce de prolifération terminologique⁶⁴.

Il nous faudrait, par contre, une conceptualisation plus souple et plus systématique à la fois. C'est Georges Lüdi qui nous la propose dans un article peut-être trop peu connu de 1990⁶⁵. La différence essentielle entre son approche et celle de Ferguson consiste dans le fait que ce dernier établit des critères qui, dans leur ensemble, servent à identifier une situation linguistique assez spectaculaire tandis que Lüdi définit des paramètres dont chacun correspond à un continuum d'options. L'ensemble de ces paramètres circonscrit toute une famille de situations linguistiques comportant la coexistence de deux ou de plusieurs normes descriptives. En simplifiant un peu l'approche de Lüdi, on peut montrer que là où Ferguson donne des valeurs positives pour mettre en exergue une situation linguistique bien particulière, les paramètres de Lüdi (dans ce qui suit), correspondent aux dimensions générales que présuppose la classification d'une situation linguistique non monoglossique quelconque (nous

⁶⁰ Cf. J. A. FISHMAN, *The Sociology of Language*, Rowley (Mass.) 1972.

⁶¹ Cf. H. KLOSS, Über Diglossie, dans : *Deutsche Sprache* 4 (1976), p. 313-323 ; en part. p. 315s.

⁶² C'est notamment à la coexistence du dialecte et de la langue standard dans l'Italie d'aujourd'hui que le terme de 'diglossie' a été appliqué (cf. G. BERRUTO, *La sociolinguistica*, Bologne 1974, p. 80). Cette terminologie a été rejetée – précisément à cause de l'intersection fonctionnelle des deux variétés (cf. ③) – par A. VARVARO, *La lingua e la società. Le ricerche linguistiche Naples 1978*, p. 68-69, et Francesco BRUNI, *L'italiano. Elementi di storia della lingua e della cultura*, Turin 1984, p. 102-104. Entre-temps, Berruto lui-même (G. BERRUTO, *Lingua, dialetto, diglossia, dilalia*, dans : G. HOLTUS / J. KRAMER [éd.], *Romania et slavia adriatica. Festschrift für Žarko Muljačić*, Hambourg 1987, p. 57-81) a proposé le terme nouveau de 'dilalie' pour décrire la situation italienne de manière plus adéquate.

⁶³ Cf. KLOSS, Über Diglossie (cf. n. 61).

⁶⁴ Cf. KOCH, Diglossie (cf. n. 42), p. 220-222 ; voir aussi – dans une perspective historique – L. PETRUCCI, *Il problema delle Origini e i più antichi testi italiani*, dans : L. SERIANNI / P. TRIFONE (éd.), *Storia della lingua italiana*, III, *Le altre lingue*, Turin 1994, p. 5-73 ; en part. p. 36-38).

⁶⁵ LÜDI, Diglossie et polyglossie (cf. n. 57).

repreons ici la systématique de la liste des critères ①-⑦ présentés dans 3.1. en les transformant en paramètres ①-⑦ et en y ajoutant le paramètre ⑧ que nous venons d'évoquer) :

Paramètres du champ de la 'diglossie' selon Lüdi

- ① *degré de distanciation* grammaticale et lexicale entre L et H,
- ② *type de rapport* entre L et H (variétés ? langues ?),
- ③ *répartition fonctionnelle* entre L et H,
- ④ *type d'acquisition* de L et de H,
- ⑤ *degré de standardisation* respectif de L et de H,
- ⑥ *prestige* respectif de L et de H,
- ⑦ *degré de stabilité* de la situation linguistique,
- ⑧ *répartition des compétences* linguistiques (bilinguisme social ou non ? compétences actives et/ou passives ?).

Lüdi, lui, appelle le champ entier circonscrit par ces paramètres 'diglossie' (ou bien 'polyglossie', conformément au paramètre supplémentaire du nombre des langues/variétés impliquées, dont nous faisons abstraction ici). Il considère la situation décrite par Ferguson comme le "prototype" de ce concept très large de 'diglossie'. Mais c'est, là, une question purement terminologique. On peut appliquer le terme de 'diglossie' au champ tout entier défini par Lüdi (ce qui ne nous apparaît que comme une éventualité) ; on peut le restreindre à la partie – très réduite – du champ qu'envisage Ferguson⁶⁶ (dans ce qui suit, je parlerai plutôt de 'situation fergusonienne') ; mais on peut aussi bien – et c'est là, peut-être, la solution la plus raisonnable – se passer tout à fait de ce terme qui, de nos jours, prête inévitablement à équivoque. Tout cela revêt une importance secondaire une fois qu'on a factorisé le problème et qu'on dispose d'un concept "paramétrique", apte à saisir de manière suffisamment précise des situations linguistiques très diverses, mais apparentées entre elles⁶⁷. Dans notre contexte, ce modèle s'avérera d'autant plus utile qu'il est susceptible d'une historicisation. C'est ce qui nous permet de l'appliquer à l'évolution de la situation linguistique latino-romane.

4. Application du modèle de Lüdi

Examinons maintenant, un par un, les paramètres de Lüdi pour les appliquer à l'histoire du latin tardif et médiéval.

4.1. Degré de distanciation (①)

Il convient ici de considérer séparément la distanciation phonique, grammaticale et lexicale entre L et H.

⁶⁶ Cf. KOCH, Diglossie (cf. n. 42), p. 222-228.

⁶⁷ Cf. déjà LÜDTKE, Geschichte des romanischen Wortschatzes (cf. n. 34), II, p. 84 : "[Es] dürfte klargestanden sein, daß es die Diglossiesituation schlechthin nicht gibt, sondern vielmehr Formen und Grade von Diglossie."

En ce qui concerne le plan phonique, nous pouvons dire que la distanciation entre différentes variétés du latin est plutôt limitée tant que la graphophonie (cf. 3.1.), notamment dans la communication verticale, ne s'éloigne pas trop de la prononciation quotidienne de l'immédiat sans support graphique (notons, entre parenthèses, qu'une telle situation rentre parfaitement dans le tableau de la situation décrite par Ferguson⁶⁸). Les problèmes n'apparaissent qu'à la suite de la restauration qui menace le fonctionnement de la graphophonie (figures 2 et 3 : D₂).

C'est là la base de la théorie de Wright qui – nous l'avons vu dans 3.1. – ne tient pas suffisamment compte de la distanciation grammaticale et lexicale entre L et H. En fait, les troubles de la communication verticale, qui se dessinent à partir du VI^e/VII^e siècle et qui s'accroissent par la suite pour finalement s'aggraver sérieusement – selon le pays – entre 750 et 950 (v. 2.2.), ne sont qu'un symptôme de la distanciation grammaticale et lexicale croissante, avant la restauration (D₂) même. Sans aucun doute, l'organisation de l'espace variationnel du latin se rapproche progressivement d'une situation fergusonienne par rapport au paramètre ①. Cette évolution se répercutera d'ailleurs aussi sur le type d'acquisition (paramètre ④ ; v. 4.4.). Puis, avec la restauration (D₂), un véritable abîme s'ouvre entre L et H. Dès lors, le latin sort de la situation fergusonienne et entre dans une situation nouvelle où le paramètre ① influe directement sur le rapport entre L et H (paramètre ② ; v. 4.2.).

4.2. Rapport entre L et H (②)

Comme nous le montre la figure 3, l'histoire de la langue latine commence par la formation d'un espace variationnel complet englobant des variétés de l'immédiat aussi bien qu'une variété – standardisée – de la distance (B). La distanciation croissante entre L et H crée les tensions bien connues entre l'immédiat et la distance, qui se font sentir à l'intérieur de l'espace variationnel latin (en commençant par la charnière C). Le rapport entre L et H est donc perçu, malgré toutes les complications, comme le rapport entre deux (groupes de) variétés d'une même langue, exactement comme le prévoit le modèle de la situation fergusonienne pour ce qui est du paramètre ②⁶⁹. C'est ce qui explique, entre autre, le besoin – documenté par Banniard – de maintenir le plus longtemps possible la communication verticale.

La distanciation supplémentaire imposée par la Réforme carolingienne (D₂) fait éclater l'espace variationnel en Gaule septentrionale (E). L et H sont désormais perçus comme deux langues différentes, mais apparentées qui coexistent dans le cadre d'un espace communicatif commun (cf. n. 36).

⁶⁸ Cf. FERGUSON, Diglossia (cf. n. 44), p. 335.

⁶⁹ Cf. aussi J. HERMAN, The end of the history of Latin, dans : Romance Philology 49 (1995/1996), p. 364-382; en part. p. 365-368 ; LÜDTKE, Der Ursprung (cf. n. 7), p. 568.

4.3. Répartition fonctionnelle entre L et H (©)

Pour mieux comprendre le problème de la répartition fonctionnelle, il faut revenir à la notion de ‘communication verticale’ qui a déjà été évoquée dans la section 2.3 Banniard désigne par ce terme

un acte de communication par lequel un locuteur s’adresse à un interlocuteur (ou à des auditeurs) d’un niveau culturel et linguistique nettement inférieur au sien. [Entre le IV^e et le IX^e siècle] il s’agit essentiellement de lettrés s’adressant à des illettrés. Les premiers ont reçu, d’une manière ou d’une autre, un enseignement qui leur a donné accès dès leur jeunesse à la tradition écrite et la langue qu’ils parlent tend à imiter les modèles que leur a légués celle-ci. Les seconds vivent une situation antithétique : ils n’ont eu accès qu’à la tradition orale populaire ; ils ignorent le monde de la communication écrite ; la langue qu’ils parlent relève d’un modèle spontané, étranger aux modèles précités⁷⁰.

À première vue, cette citation semble indiquer qu’il s’agit, en termes variationnels, d’un problème diastratique. Comme dans toutes les sociétés, il existait bien entendu des divergences diastratiques dans la communauté latinophone⁷¹. Cicéron avait rattaché le modèle de la norme prescriptive aux couches supérieures ‘urbaines’ de Rome (les *urbani* qui s’opposaient au *rustici*). Dans la mesure où, au cours du I^{er} siècle apr. J.-C., les multiples possibilités d’ascension sociale ont permis à toutes sortes de parvenus d’accéder aux couches supérieures⁷², Quintilien restreint le point de repère de la norme prescriptive (*latine loqui* : v. 2.2) au *consensus eruditorum* (Institutio oratoria 1, 6, 45). Cette *eruditio* représente quelque chose qui s’enseigne et qui s’apprend.

Or, comme le montrent – du moins implicitement – certains domaines de la recherche sociolinguistique moderne, la diversification sociale et culturelle du langage possède deux facettes : une forme de variation en fonction de l’usage (les ‘schibboleths’ proprement diastratiques, en l’occurrence) et une forme de variation en fonction de l’usage – ou, plus précisément : de la répartition des gammes d’usage⁷³. Ce qui caractérise la gamme d’usage d’un vrai lettré, c’est justement sa capacité de se déplacer librement le long du continuum immédiat-

⁷⁰ BANNIARD, ‘Viva voce’ (cf. n. 14), p. 38.

⁷¹ Cf. MÜLLER, Sprachbewusstsein und Sprachvariation (cf. n. 2), p. 274-282.

⁷² Que l’on pense, par exemple, au personnage de Trimalchion dont Pétrone fait le portrait dans sa *Cena Trimalchionis*.

⁷³ Cf. M. A. K. HALLIDAY, Language as Social Semiotic. The Social Interpretation of Language and Meaning, Londres, 1978, p. 35 : ‘variety according to the user/to the use’. Sur la plan de la sociolinguistique, il suffit de rappeler la *différence hypothesis* de Labov (schibboleths diastratiques) qui s’oppose à la *différence hypothesis* de Bernstein (répartition des gammes d’usage) ; cf. P. KOCH / W. OESTERREICHER, Schriftlichkeit und kommunikative Distanz, dans : Zeitschrift für Germanistische Linguistik (sous presse). On retrouve d’ailleurs les mêmes problèmes dans le domaine de l’écriture des semi-lettrés, qui se heurtent non seulement aux schibboleths diastratiques, mais aussi à la limitation de leur gamme d’usage (cf. W. OESTERREICHER, El español en textos escritos por semicultos. Competencia escrita de impronta oral en la historiografía indiana, dans : J. LÜDTKE [éd.], El español de América en el siglo XVI, Francfort-sur-le-Main 1994, p. 155-190 ; R. SCHMIDT-RIESE, Schreibkompetenz, Diskurstradition und Varietätenwahl in der frühen Kolonialhistoriographie Hispanoamerikas, dans : LiLi 108 [1997], p. 45-86 ; KOCH / OESTERREICHER, Langage parlé et langage écrit (cf. n. 6), p. 601).

distance avec tout ce que cela comporte (variation des techniques communicatives et textuelles, variation des traditions discursives, variation des règles de la langue particulière en question). La gamme d’usage d’un illettré est plus limitée en ce qu’il maîtrise moins bien les exigences du domaine de la distance. Cela dit, il serait erroné de réduire le problème de la communication verticale – même si elle se présente comme un contact entre lettrés et illettrés – au seul problème des ‘schibboleths’ diastratiques⁷⁴.

Comme nous l’avons déjà vu (2.3), les types de textes qui constituent la communication verticale appartiennent essentiellement au domaine de la distance (phonique ou graphophonique). Les impératifs linguistiques à observer dans ces contextes découlent en premier lieu des contraintes communicatives et des nécessités des traditions discursives pratiquées. Les deux groupes de sujets parlants impliqués (illettrés et lettrés) se voient obligés de répondre à ces contraintes sur la base de leurs gammes d’usage respectives. Cette situation crée forcément une asymétrie profonde entre illettrés et lettrés.

Les illettrés, jouant un rôle exclusivement passif, participent à la communication verticale malgré les limitations de leur gamme d’usage dans le domaine de la distance. Les lettrés, par contre, peuvent jouer soit un rôle passif (puisque’il y a évidemment aussi des auditeurs lettrés), soit un rôle actif (ce qui nous intéresse beaucoup plus ici). Dans ce dernier cas, ce ne sont pas en premier lieu leurs ‘schibboleths’ diastratiques qui les obligent à parler de telle ou telle manière, mais ce sont bien les normes linguistiques de la distance qui leur imposent de choisir une variété linguistique appropriée aux traditions discursives en question (sermon, vie de saint, formule de droit). La riche gamme d’usage dont disposent les lettrés leur permet bien entendu de faire ce choix. Quand ils se trouvent, au contraire, dans une situation communicative de l’immédiat, ils ont aussi la liberté de parler différemment. Dès qu’ils ne surveillent pas leur langue, il leur arrive, par exemple, d’escamoter, sur le plan morphologique de la langue latine, la catégorie du neutre (*opera*, f. ; *mare*, m. ; etc.) ou les formes de la 4^e déclinaison (*fructus*, etc.) et d’employer des variantes lexicales comme *flagrare*, *propius*, etc.⁷⁵. La mise en garde des grammairiens du latin tardif contre ce genre de ‘confusions’ (v. 2.2) n’est certainement pas gratuite. Mancini réussit à identifier, par analogie à la situation de l’italien moderne, une espèce de ‘néo-standard’ du latin qui ne coïncide ni avec le standard (traditionnel) de la distance ni avec le langage populaire⁷⁶. Si, d’après Banniard, une construction comme lat. *comes de civitate* a supplanté *comes civitatis* dans le latin parlé à partir du VII^e siècle⁷⁷, il faut effectivement supposer que cette

⁷⁴ Cf. Cf. KOCH, Sprachwandel (cf. n. 20), p. 621.

⁷⁵ Cf. MANCINI, La formazione del “neostandard” tardolatino (cf. n. 53), p. 149. C’est à dessein que j’ai choisi ces exemples parmi les vingt-deux traits énumérés par MANCINI (p. 148-149), car, malgré l’interaction avec certaines tendances phoniques, il s’agit de phénomènes qui concernent définitivement la morphologie. Les phénomènes purement phoniques du “neostandard” du latin tardif ne sont pertinents que pour le problème de la graphophonie (v. 3.1), qui n’est pas un problème variationnel.

⁷⁶ Cf. *op. cit.*, p. 144-149.

⁷⁷ Cf. M. BANNIARD, Du latin aux langues romanes, Paris 1997, p. 29-30.

innovation fait partie du ‘néo-standard’ utilisé même par les lettrés dans le domaine de l’immédiat, mais qu’elle est inacceptable dans les conditions de la distance.

N’oublions pas que les échanges verbaux entre illettrés et lettrés ne se limitent nullement à la distance de la communication verticale, mais se déroulent également dans le cadre de l’immédiat quotidien. Il n’y a aucune raison pour prétendre que pendant ces contacts quotidiens, les lettrés évitent les phénomènes mentionnés plus haut, qui sont, à coup sûr, tout aussi familiers aux illettrés (ce qui n’empêche pas qu’il y ait, par ailleurs, des divergences diastratiques proprement dites entre les deux groupes de locuteurs).

Il s’ensuit de toutes ces réflexions que le fonctionnement de la communication verticale ne dépend pas en premier lieu de facteurs diastratiques, mais que ce fonctionnement est soumis à des contraintes conceptionnelles. Les lettrés qui pratiquent activement ce type de communication se trouvent donc tiraillés entre deux exigences⁷⁸ :

- i. Ils éprouvent le besoin d’être compris des illettrés malgré la variété de la distance imposée par les traditions discursives de la communication verticale. Michel Banniard a documenté de façon minutieuse et éclairante, à travers les siècles, la recherche des compromis nécessaires. (Contentons-nous de citer ici la maxime bien connue de Saint-Augustin : *melius est reprehendat nos grammatici, quam non intellegat populi*, Enarratio in psalmum 138, 20).
- ii. Ils se heurtent en même temps à un tabou de mise par écrit (= all. *Schreibtabu*)⁷⁹ qui frappe certaines formes grammaticales et lexicales. Il ne leur est donc pas possible de faire n’importe quel compromis du type (i).

Il faut préciser ce que l’on entend par ‘tabou de mise par écrit’. Contrairement aux apparences, cette expression ne vise pas l’aspect médial, car, comme l’explique Lüdtke lui-même, il est parfaitement possible de matériellement écrire les formes taboues dans des contextes métalinguistiques où il ne s’agit que de documenter et de stigmatiser des traits de l’immédiat (comme p. ex. dans l’*Appendix Probi*)⁸⁰. Mais il est impossible d’écrire les formes taboues et – comme nous ajouterons – de les prononcer dans le secteur de la distance (grapho-)phonique, même ‘verticale’ (figure 1 : [IV →] II). C’est la coïncidence de deux facteurs qui produit normalement une telle situation : 1° le purisme, c’est-à-dire la pétrification de la norme, qui découle de la standardisation (v. 2.1/2), et 2° le changement continu dans le domaine de l’immédiat. Il est tout à fait possible qu’au début, le changement crée d’abord des divergences purement diastratiques et diaphasiques. Mais plus la distanciation (⊙) augmente, plus il incombe aux maîtres d’école de faire le tri des formes accessibles au domaine de la distance :

Dadurch [...] geriet die Distanzsprache, die es selbstverständlich auch schon vorher gegeben hatte, mehr und mehr in die Hände der Schulmeister. Überall dort, wo nicht (wie in der Flexion der Nomina und der Verben) klare Vorgaben bestanden, konnten

⁷⁸ Cf. aussi LÜDTKE, *Der Ursprung* (cf. n. 7), p. 564-565

⁷⁹ Cf. *op. cit.*, p. 562

⁸⁰ *Ibid.*

bei der Erziehung zum guten Sprachgebrauch stilistische Nuancen zu Selektionspaaren ungemünzt und in das H/L-Schema eingereiht werden [...]»⁸¹.

À la distanciation grammaticale et lexicale (⊙) entre les variétés (cf. 4.1) s’ajoute alors une complémentarité fonctionnelle (⊕) entre les formes L et les formes H selon les critères de l’immédiat et de la distance (car les maîtres d’école se sont, depuis toujours, placés du côté de la distance communicative). Dans le cas du latin, cette bipolarité ne s’instaure que progressivement, au cours des siècles. Le fait que la communication verticale ne fonctionne plus que de manière approximative à partir de 650 apr. J.-C. et qu’elle entre en crise – selon le pays – entre 750 et 950 (v. 2.2) prouve que les compromis assurant la compréhension des illettrés (i) et le tabou de mise par écrit (ii) sont de moins en moins compatibles. Dans la mesure où le tabou frappe de plus en plus de phénomènes linguistiques, l’organisation de l’espace variationnel du latin se dirige progressivement vers une situation fergusonienne par rapport au paramètre ⊕ avant que la restauration, carolingienne ou autre (figure 3 : D₂), n’intervienne.

Dans ce contexte, il faut absolument se méfier des termes métalinguistiques du type lat. *vulgo*, *vulgaris*, fr. *populaire*, it. *vulgare*, *popolare*, etc. Ils semblent exprimer une qualification diastratique. Quand on regarde de plus près les phénomènes linguistiques auxquels ils sont appliqués et leur statut dans l’espace variationnel respectif, on constate souvent – pas toujours – qu’il s’agit, en réalité, de phénomènes typiques du domaine de l’immédiat partagés par les illettrés aussi bien que les lettrés, par les couches inférieures aussi bien que supérieures⁸². De fait, le lat. *vulgo* n’exprime que le tabou de mise par écrit expliqué plus haut⁸³.

⁸¹ *Op. cit.*, p. 107 ; cf. aussi p. 555-556.

⁸² Il suffit de se rappeler les discussions autour du terme de *sermo vulgaris*/latin *vulgaris* et des phénomènes linguistiques qui s’y rattachent. La solution la plus raisonnable est certainement celle de considérer, de nos jours, ‘latin vulgaire’ comme une étiquette purement conventionnelle qui désigne non pas une variété diastratique (basse), mais, au fond, rien d’autre qu’un ensemble de variétés ‘parlées’, c’est-à-dire appartenant au domaine de l’immédiat (cf. E. COSERIU, *Das sogenannte Vulgärlatein und die ersten Differenzierungen in der Romania*, dans : R. KONTZI [éd.], *Zur Entstehung der romanischen Sprachen* [Wege der Forschung 162], Darmstadt 1978, p. 257-291 : en part. p. 269-274 ; KOCH / OESTERREICHER, *Gesprochene Sprache* [cf. n. 6], p. 129-130 ; EAD., *Lengua hablada* [cf. *Ibid.*], p. 189-190 ; EAD., *Comparaison historique* [cf. n. 9], ch. 2.1 ; SELIG, *Die Entwicklung der Nominaldeterminanten* [cf. n. 42], p. 2-14 ; HERMAN, *Les variétés du latin* [cf. n. 1], p. 50-51). Si Reinhard KRESLER (*Einführung in die Problematik des Vulgärlateins* [Romanistische Arbeitshefte 48], Tübingen 2006, p. 10-11) rejette l’équation ‘latin vulgaire’ = ‘latin parlé’, il oublie que dans un contexte variationnel, ‘parlé’ équivaut à ‘appartenant à la distance’ et non pas à ‘phonique’ (v. section 1). L’on peut d’ailleurs faire des observations en partie analogues sur le plan de la description des langues modernes. Un certain nombre de phénomènes présentés, par exemple, par Henri BAUCHE comme traits typiques du français *populaire* (v. *Le langage populaire. Grammaire, syntaxe et dictionnaire du français tel qu’on le parle dans le peuple avec tous les termes d’argot usuel*, Paris 1946) s’est avéré appartenir en réalité au français parlé par tout le monde (cf. SOLL, *Gesprochenes und geschriebenes Französisch* [cf. n. 4], p. 111-162 ; KOCH / OESTERREICHER, *Gesprochene Sprache* [cf. n. 6], p. 150-165 ; EAD., *Lengua hablada* [cf. *Ibid.*], p. 288-312). De même, on retrouvera quelques traits dits *ditto* *popolare* (cf. p. ex. M. CORTELAZZO, *Avviamento critico allo studio della dialettologia italiana*, III, *Lineamenti di italiano popolare*, Pise 1972, p. 79-117) dans la liste des phénomènes typiques de *l’italiano parlato* (cf. G. BERRUTO, *Varietà dialesiche, diastratiche, diafasiche*, dans : A. A.

4.4. Type d'acquisition (④) et répartition des compétences linguistiques (⑧)

Dans toutes les communautés linguistiques, il existe des divergences diastratiques dont l'acquisition s'effectue dans un cadre naturel. Cela n'empêche pas que dans toute société lettrée, les futures personnes lettrées – même s'ils appartiennent, de par leur naissance, à une couche supérieure – soient obligés d'apprendre à l'école certaines particularités de la variété standard de la distance. Ce facteur est pourtant négligeable tant que la langue de l'immédiat des lettrés reste proche de la variété standard.

Au départ, un tel scénario, qui correspond à un espace variationnel multiforme, s'applique, bien entendu, également à la communauté linguistique latine. Or, l'accélération des changements linguistiques dans le domaine de l'immédiat, notamment en Gaule septentrionale, après l'effondrement de l'Empire romain, implique que les variétés élevées en diastratie ont dû suivre, ne serait-ce qu'avec un certain délai, l'évolution générale. Dans une certaine mesure, les lettrés, eux aussi, contribuent d'ailleurs aux innovations du domaine de l'immédiat⁸⁴. Il y a des aspects linguistiques internes aussi bien qu'externes qui suggèrent que les variétés de l'immédiat des illettrés et des lettrés, même si elles ne sont pas identiques, ne perdent jamais le contact entre elles.

Du point de vue interne, il faut d'abord rappeler que la phonie ordinaire des lettrés n'est pas foncièrement différente de celle des illettrés (et elle n'est certainement pas identique à la prononciation *ad litteram* destinée surtout à la récitation des vers)⁸⁵. En effet, Mancini identifie plus d'une quinzaine de traits phoniques qui caractérisent le parlé des lettrés (mais – disons-le – aussi celui des illettrés) et qui le distinguent de la phonie des stades de langue antérieurs (et l'opposent aussi à la graphie)⁸⁶. S'il n'y avait pas eu ces traits phoniques communs aux illettrés et aux lettrés, la pratique d'une graphophonie 'ajournée' de la communication verticale (cf. 4.1) n'aurait plus été possible. Sans nier les divergences diastratiques plus fines, on peut donc poser l'existence d'une phonie 'naturelle' recouvrant, d'une manière générale, la communication quotidienne de tout le monde dans le domaine de l'immédiat aussi bien que la communication

verticale dans celui de la distance⁸⁷. Elle s'opposait à une phonie 'artificielle' réservée à la récitation (domaine de la distance).

Toujours du point de vue interne, les troubles de la communication verticale proviennent – nous l'avons vu – de la distanciation croissante entre L et H aux niveaux grammatical et lexical (4.1 : paramètre ①). Une fois de plus, il ne s'agit pas d'un problème essentiellement diastratique à partir du moment où les divergences s'inscrivent dans une répartition fonctionnelle immédiat/distance (paramètre ③). Dans la grammaire et dans le lexique – différemment de ce que nous venons de décrire pour la phonie – les lettrés sont de moins en moins capables de maintenir la continuité entre les deux domaines communicatifs qu'ils maîtrisent : l'immédiat et la distance. Les lettrés ne peuvent s'empêcher de suivre, dans leur langue de l'immédiat, l'évolution générale, du moins à certains égards (cf. 4.3). Lüdtke met l'accent sur le problème de ce qu'il appelle 'entropie'⁸⁸ : Comme certains changements linguistiques, qui sont intervenus dans les variétés de l'immédiat, aboutissent à des pertes informationnelles irréversibles, tout locuteur, quelque érudit qu'il soit, adoptera tôt ou tard, dans son langage de l'immédiat, des innovations grammaticales et lexicales qui compensent les pertes informationnelles. Ainsi, le délabrement des distinctions casuelles favorise sans doute l'emploi de certaines prépositions. La qualité d'être lettré consiste justement à savoir quelles sont les formes grammaticales ou lexicales frappées par les incontournables tabous de mise par écrit qu'impose la distance (même sur le plan de la communication verticale).

Du point de vue externe, il faut donc considérer en premier lieu le facteur de la socialisation linguistique des sujets parlants qui dépend évidemment des contacts des couches sociales entre elles. Or, les futurs lettrés, même s'il proviennent d'une couche supérieure, ne grandissent pas dans un monde social clos. Pensons au rôle décisif que jouaient, à l'époque, les nourrices dans l'acquisition du langage. C'est à elles seules que Dante ramène – quelques siècles plus tard, il est vrai – l'apprentissage de la variété (ou langue) L : *vulgarem locutionem [...] quam sine omni regula nutricem imitantes accipimus* (De vulgari eloquentia 1, 1, 2). D'une manière générale, les futurs maîtres sont exposés, depuis le berceau, au contact linguistique avec les domestiques. Leur socialisation primaire ne se déroule donc nullement à l'écart du monde illettré. Ce n'est qu'à cette première phase que s'ajoute une socialisation secondaire qui fait intervenir le monde lettré.

Prenons le célèbre exemple de Grégoire de Tours (538-594). Fils d'une famille noble de Clermont, il bénéficie, après la mort prématurée de son père, d'un enseignement exclusivement ecclésiastique, ce qui ne l'empêche pas de s'initier, plus tard dans la vie, à la lecture des auteurs anciens⁸⁹. L'autocritique métalinguistique (que nous trouvons dans plusieurs passages de l'œuvre de Grégoire) aussi bien que l'évaluation linguistique de ses écrits ont fait couler

SOBRERO [éd.], *Introduzione all'italiano contemporaneo. La variazione e gli usi*, Rome/Bari 1993, p. 37-92 : en part. p. 40-56 ; KOCH / OESTERREICHER, *Gesprochene Sprache* [cf. n. 6], p. 190-198 ; EAD., *Lengua hablada* [cf. *ibid.*], p. 355-368.

⁸³ Cf. LÜDTKE, *Der Ursprung* (cf. n. 7), p. 563-564 ; v. aussi M. VAN UYTFANGHE, *Les expressions du type Quod vobis roborat dans des textes latins antérieurs au concile de Tours et aux Serments de Strasbourg : témoignages lexicologiques et sociolinguistiques de la 'langue rustique romaine' ?*, dans : ZRPh 105 (1989), p. 28-49.

⁸⁴ Cf. M. BANNIARD, *Latin tardif et français pré-littéraire : observations de méthode et de chronologie*, dans : Bulletin de la Société de linguistique de Paris 88 (1993), p. 139-162.

⁸⁵ Cf. LÜDTKE, *Der Ursprung* (cf. n. 7), p. 568-570.

⁸⁶ Cf. MANCINI, *La formazione del "neostandard" tardolatino* (cf. n. 53), p. 148-149.

⁸⁷ Cf. J. HERMAN, *La situation linguistique en Italie au VI^e siècle*, dans : *Revue de linguistique romane* 52 (1988), p. 55-67 : en part. p. 62-63 ; LÜDTKE, *Der Ursprung* (cf. n. 7), p. 555.

⁸⁸ Cf. LÜDTKE, *Der Ursprung* (cf. n. 7), p. 556, 578-584.

⁸⁹ Cf. P. RICHIÉ, *Éducation et culture dans l'Occident barbare. VI^e-VIII^e siècle*, Paris 1995, p. 159.

beaucoup d'encre⁹⁰. L'auteur confesse-t-il sincèrement les limitations de son érudition et de sa compétence du latin littéraire ? Vu son niveau de culture, somme toute, élevé, ne s'agirait-il pas plutôt d'un *topos* de modestie ? Les traces des variétés parlées que l'on a décelées dans ses textes reflètent-elles les insuffisances de sa formation linguistique ou bien traduisent-elles son programme explicite d'une norme écrite 'modérée' qui s'ouvre prudemment aux influences de la langue parlée pour faciliter la compréhension ? Ou encore : ces traces ne seraient-elles, en dernière analyse, dues qu'aux erreurs de copistes ?

Sans vouloir trancher définitivement toutes ces questions, nous pouvons en tirer un élément pertinent pour notre discussion : Grégoire de Tours étant d'origine noble, sa socialisation primaire a dû correspondre aux habitudes de la couche sociale à laquelle il appartenait. Or, on ne saurait comprendre les conflits qui traversent son œuvre qu'à condition qu'il ait appris la norme de la distance plus tard, au cours d'une socialisation secondaire. Dans son cas particulier, ce deuxième processus d'acquisition institutionnelle semble être caractérisé par des discontinuités exceptionnelles qui expliquent peut-être certains reflets des variétés de l'immédiat dans son langage écrit, ou – mieux encore – certains phénomènes d'hypercorrection⁹¹, trop souvent négligés dans la discussion et qui sont des symptômes typiques d'une conscience linguistique inculquée aux apprenants lors d'un enseignement institutionnel. En outre, les discontinuités décrites ont certainement amené Grégoire à préconiser une norme de la distance plus 'modérée' – une ébauche de restandardisation douce, si l'on veut (v. Figure 3 : D₁). Cette biographie éducative individuelle représente donc un cas test pour reconstruire les conditions générales de l'acquisition du langage de l'époque. Tout le monde, y compris les nobles et/ou les futurs lettrés, apprenait au cours de la socialisation primaire, par voie naturelle, les variétés de l'immédiat qui ressemblaient de moins en moins à la norme de la distance⁹². À cette compétence primaire se superposait, au cours de la socialisation secondaire, une compétence du latin de la distance. Le déroulement non linéaire de ce deuxième processus a laissé ses traces dans l'œuvre de Grégoire. À plus forte raison, d'autres grands lettrés de l'époque – on oppose souvent Fortunat (530-600) à Grégoire –, ont dû acquérir leur compétence du latin de la distance, sans faille aucune, à travers un processus

⁹⁰ Cf. M. BONNET, *Le latin de Grégoire de Tours*, Paris 1890 ; H. BEUMANN, *Gregor von Tours und der 'sermo rusticus'*, dans : K. REPGEN / S. SKALWEIT (éd.), *Spiegel der Geschichte. Festgabe für Max Braubach zum 10. April 1964*, Münster, 1964, p. 69-98 ; K. ZELZER, *Zur Sprache der 'Historia Francorum' des Gregor von Tours*, dans : *Studia Patristica* 18 (1990), p. 207-211 ; BANNIARD, 'Viva voce' (cf. n. 14), p. 50-52 ; M. FUHRMANN, *Rom in der Spätantike. Porträt einer Epoche*, Munich/Zürich 1994, p. 346 ; M. HEINZELMANN, *Gregor von Tours (538-594) : "Zehn Bücher Geschichte". Historiographie und Gesellschaftskonzept im 6. Jahrhundert*, Darmstadt 1994, p. 85, 167-170 ; J. HERMAN, *La conscience linguistique de Grégoire de Tours*, dans : PETERSMANN / KETTEMANN, *Latin vulgaire – latin tardif V* (cf. n. 18), p. 31-39 ; MÜLLER, *Sprachbewusstsein und Sprachvariation* (cf. n. 2), p. 69-77.

⁹¹ Cf. ISING, *Der Übergang Latein-Romanisch* (cf. n. 53).

⁹² Inutile de répéter ici que le langage de l'immédiat n'était pas forcément homogène du point de vue diastatique (v. 4.3 et cf. RICHE, *Éducation et culture* (cf. n. 89), p. 163).

d'acquisition institutionnelle qui les a portés loin de leur parlé de l'immédiat quotidien.

Les problèmes de l'acquisition de la norme de la distance s'aggravent, par la suite, en Gaule septentrionale. La culture des laïcs étant en déclin, les clercs commencent à les remplacer dans les chancelleries et les tribunaux à partir du VII^e et définitivement au VIII^e siècle :

Au VIII^e siècle, seuls les clercs tiennent la plume⁹³.

Étant donné que les compétences médiales et conceptionnelles vont en général de pair, la maîtrise du latin de la distance se retire donc définitivement dans les rangs du clergé (ce qui n'implique nullement que tous les clercs soient pleinement lettrés à l'époque⁹⁴). Or, il est évident que personne ne naît clerc. Par conséquent, l'acquisition du latin de la distance est désormais entièrement confinée à la socialisation institutionnelle ecclésiastique, du moins en Gaule septentrionale.

Pour résumer, nous pouvons dire qu'à partir du VI^e/VII^e siècle les dégâts de l'entropie incitent tous les locuteurs à compenser les pertes informationnelles (v. plus haut) et que la distanciation grammaticale et lexicale entre H et L s'accroît (4.1). Inévitablement, la variété linguistique que les futurs lettrés apprennent, de manière naturelle, pendant leur socialisation primaire se distingue de plus en plus de la variété qu'ils apprendront plus tard pendant leur socialisation secondaire, institutionnelle⁹⁵. Par là, une complémentarité fonctionnelle selon les critères de l'immédiat (L) et de la distance (H) s'installe (4.3). Cette bipolarité se rapproche progressivement d'une situation fergusonienne non seulement par rapport au paramètre ③, mais aussi, comme nous venons de le voir, par rapport à ④ avant même qu'intervienne la restauration (figure 3 : D₂).

Il y a un lien évident entre le problème de l'acquisition et celui de la répartition des compétences linguistiques (paramètre ⑥). Les variétés de l'immédiat (L) appartiennent à tous les membres de la communauté linguistique latine (avec, bien entendu, des différenciations diastatiques internes, comme nous l'avons souligné à maintes reprises). Dans la mesure où la variété de la distance (H) se détache des autres variétés, une certaine asymétrie commence à se faire jour : si les lettrés maîtrisent, par définition, activement et passivement la variété H, les illettrés n'en ont qu'une compétence passive – tant que la communication verticale continue de fonctionner. On pourrait parler de 'bilinguisme social asymétrique'. La crise de la communication verticale, provoquée par la distanciation croissante entre L et H (4.1), présuppose une perte progressive même de la compétence passive de H du côté des illettrés. Le bilinguisme social asymétrique est donc fortement menacé bien avant la restauration, qu'elle soit carolingienne ou autre (figure 3 : D₂). Mais les choses ne s'arrêtent pas là : comme nous venons de le voir plus haut, en Gaule septentrionale la maîtrise de H – et par là même la portée du bilinguisme – se restreint encore davantage, jusqu'au VIII^e siècle, pour devenir, en fin de compte, le

⁹³ *Op. cit.*, p. 346.

⁹⁴ *Cf. op. cit.*, p. 347.

⁹⁵ Cf. aussi LÜDTKE, *Der Ursprung* (cf. n. 7), p. 105-108, 552-559.

fief d'une partie du clergé seulement⁹⁶. La Réforme carolingienne, qui fait éclater l'espace variationnel latin (figure 3 : E) n'a d'autre effet que d'entériner la fin du bilinguisme social.

4.5. Degré de standardisation (⑤) et prestige (⑥)

Le latin possède une variété de la distance (H) hautement standardisée depuis l'époque classique (figure 3 : B). Les amorces de restandardisation orientées vers les variétés L restent sans issue systématique (2.3). Tant que le latin continue de former un espace variationnel unique, la prérogative de la standardisation (paramètre ⑤) appartient toujours à la variété H traditionnelle, conformément au modèle de la situation fergusonienne. La Réforme carolingienne, en tant que restauration (figure 3 : D₂), semble confirmer cet état de choses, mais, à la longue, elle encourage l'essor d'un nouveau standard (figure 3 : F et G = B).

Pour ce qui est du paramètre du prestige (⑥), on observe à peu près la même évolution.

4.6. Degré de stabilité de la situation linguistique (⑦)

Dans la section 3.1., nous avons déjà remis en question le critère de la stabilité, en tant que valeur paramétrique fixe impliquée par le modèle de la situation fergusonienne (⑦). Tout ce que nous avons tenté de faire dans le chapitre 4., en nous appuyant sur le modèle paramétrique de Lüdi, ne visait qu'à 'déstabiliser' le modèle de Ferguson pour pouvoir historiciser tous les autres paramètres (①-⑥ et ⑧). En effet, il s'est avéré indispensable de concevoir l'évolution de la situation linguistique de la communauté latinophone, à partir de l'époque classique, comme une transformation progressive qui s'articule précisément par rapport à ces mêmes paramètres ①-⑥ et ⑧. Cette dynamisation présuppose, au niveau du paramètre ⑦, l'abandon du dogme de la stabilité, surtout en ce qui concerne les paramètres ①, ③, ④ et ⑧.

5. Conclusion

Nous avons essayé de montrer que l'histoire de la communauté latinophone s'inscrit dans le dynamisme universel des possibilités de transformation d'un espace variationnel, ou plus exactement : d'un espace pragmatico-médial qui s'étend entre l'immédiat et la distance communicatifs (figure 1). Le modèle prototypique des "phases et charnières" d'une histoire de langue (figure 2) nous a permis de reconstruire les grandes étapes de l'histoire de la langue latine (figure 3).

Ce cadre catégoriel se prête parfaitement pour conceptualiser les transformations qu'a subies l'espace variationnel du latin entre l'époque tardive et les différentes mesures de restauration de la latinité traditionnelle. Quittes à

⁹⁶ Le tableau dressé par Michel BANNIARD (Prérequis de réceptibilité du latin tardif en période de transition, dans : KISS *et al.*, *Latin et langues romanes* [cf. n. 53], p. 105-113 : en part. p. 109), qui emploie les notions de 'compétence active' et 'passive' d'une manière quelque peu différente, confirme grosso modo ces tendances.

sacrifier le terme même de 'diglossie' pour saisir les particularités de cette évolution et quittes à abandonner le dogme de la stabilité établi par Ferguson (v. n. 44), nous avons toutefois pu constater que la notion de 'situation fergusonienne' peut assumer une fonction pour ainsi dire asymptotique dans une modélisation paramétrique telle qu'elle a été proposée par Lüdi (v. n. 65). Dans cette perspective, l'évolution de l'espace variationnel du latin se définit par rapport à une série de paramètres communicatifs et linguistiques bien précis qui concernent la relation entre les formes linguistiques de l'immédiat (L) et celles de la distance (H).

Cette analyse montre que l'historien de la langue ne doit pas automatiquement se méfier des notions théoriques. Il a le droit, voire le devoir de les critiquer, si elles s'avèrent trop rigides et trop aprioristes. Or, la puissance explicative du continuum immédiat-distance (1) consiste à assigner une place au phénomène de la variation au sein même de l'activité langagière universelle⁹⁷. C'est justement en tant qu'universel que le concept d'espace pragmatico-médial nous invite à une historicisation : par définition, toute langue historique doit organiser, à sa manière, cet espace universel (figures 2 et 3). Du côté de la linguistique variationnelle (et de la sociolinguistique), nous avons donc besoin d'une modélisation suffisamment complexe et souple pour concilier l'applicabilité universelle et l'exactitude historique. Dans notre cas, l'approche paramétrique de Lüdi, qui remplit effectivement ces deux conditions, a considérablement approfondi notre compréhension du dynamisme linguistique latino-roman. Cette approche est allée bien au-delà de Ferguson, tout en préservant cependant les intuitions les plus précieuses du "père de la diglossie".

⁹⁷ Cf. OESTERREICHER, *Sprechfähigkeit, Einzelsprache, Diskurs* (cf. n. 5), p. 357, 370.